

Altercommunisme

n°5 - Le cahier du séminaire Communisme - Octobre 2013

Combat anthropologique

Communisme

Séminaire

Introductions

- Pour un vrai "combat anthropologique"* - Lucien Sève 3
*Enjeux anthropologiques face au capitalisme
et aux rapports de domination* - Bruno Bessière 6

Interventions

- L'anthropologie, levain pour l'émancipation* - Philippe Stierlin 12
Régression : de la logique des droits à la logique des dons - Danièle Mauduit 14
Les mots de la perte d'humanité - Richard Lagache 15
Émancipation ou barbarie ? - Catherine Destom-Bottin 16
Comprendre les évolutions du capitalisme pour l'affronter - Pierre Zarka 17
Notre anthropologie est un sport de combat - Gilles Alfonsi 19
Question de genre - Yves Laverne 21
L'homme ? L'humain ? - Laurent Lévy 21
Risques et principe de précaution - Michel Mouréreau 22
L'homme dans son monde face à la naturalisation des inégalités - Gilles Alfonsi 23
Gratuité et liberté - Sylvie Larue 24
Faire avec le vécu des gens - René Moustard 24
Aborder la question de la violence - Philippe Stierlin 25
Quelle lecture marxiste des enjeux anthropologiques ? - Jean Brafman 27
Interroger le sens et les objectifs de l'activité humaine - Bruno Bessière 28
Violences des rapports sociaux - Laurent Lévy 29
Transgresser pour transformer - Pierre Zarka 30

Questionnement initial : À l'occasion du mouvement contre le mariage pour tous, la droite est parvenue à porter une vision de la société appuyée sur un système de valeurs archaïque et profondément néfaste du point de vue des partisans de l'émancipation, mais efficace. Face à elle, "la gauche" apparaît en panne de projet, de vision et de cohérence. Comment sortir du morcellement des luttes, de la juxtaposition des revendications ? Comment passer d'un simple raccordement du "social", du "sociétal", de l' "écologie" et de la "démocratie", à une démarche anthropologique pour un mouvement global de transformation de la société ? ♦

Ce cinquième numéro d'*Altercommunisme* contient les textes des interventions prononcées lors de la cinquième séance du séminaire *Communisme*, le 1^{er} juin 2013, animée par Sylvie Larue. Certains ont été revus par les participants, qui ont choisi de conserver, entièrement, partiellement ou pas le style parlé, et parfois d'approfondir certaines réflexions. Une précision : les introductions sont faites à titre individuel, comme points de vue destinés à lancer le débat.

+ d'info : www.comunistesunitaires.net

Réalisation : Gilles Alfonsi, Michèle Kiintz, André Pacco et Jean Tailleux - Transcription : Nadia Pinson

Note d'intention du séminaire Communisme

Initié par l'Association des communistes unitaires, ce séminaire a pour objet d'être un espace de travail et de débat entre des femmes et des hommes désireux de penser et de faire vivre le communisme du XXI^e siècle, et un lieu ouvert à ceux qui souhaitent dialoguer avec eux.

Si la transformation révolutionnaire de la société ne s'écrit pas à l'avance dans son menu, si elle ne peut être livrée clés en mains à ceux qui n'en seraient dès lors que ses bénéficiaires, il n'empêche qu'elle ne se fera ni par la volonté du Saint Esprit, ni par simple coïncidence des différentes luttes populaires. Une pensée-théorie du "dépassement", en même temps que des expérimentations et des pratiques, est nécessaire.

Face à la crise globale du système capitaliste, se projeter au-delà de son horizon est devenu l'enjeu du présent.

Nous nous inscrivons dans la continuité du courant historique communiste dans ce qu'il a porté de meilleur au cours des siècles : combat contre toutes les oppressions et toutes les aliénations, combat pour l'égalité - de la Commune aux luttes populaires contre le colonialisme, de l'exigence du droit de vote des femmes à la lutte contre tous les racismes... -, combat contre toutes les dépossessions et contre la marchandisation de tout.

Dans le même temps, nous cherchons à refonder l'engagement communiste, pour affronter les défis d'aujourd'hui : ceux de la mondialisation des relations économiques, sociales et culturelles, ceux de l'ère nouvelle ouverte par la généralisation des nouvelles technologies de l'information, ceux de l'autogestion et du pouvoir du peuple, ceux de l'épuisement de la planète et de la sauvegarde de l'espèce humaine, ceux qui associent la promotion de toutes les solidarités et le respect de l'individualité de chacun. Nous cherchons à réfléchir à la révolution aujourd'hui nécessaire, pour dépasser le capitalisme et toutes les dominations : révolution démocratique, pour rompre avec la citoyenneté pauvre du système délégataire actuel, avec des formes de représentation qui pervertissent la démocratie ; révolution qui investisse aussi le champ du travail, de sorte que la production du "nécessaire" ne soit plus - pour les productrices et les producteurs - la négation de la "libre réalisation de soi-même".

Nous voulons réfléchir - avec celles et ceux que ces réflexions intéressent, sans esprit de boutique et volontairement à l'écart des enjeux de pouvoir et de relations

entre organisations - non pas à un programme mais à une direction à prendre. Et nous le concevons non pas en vase-clos, comme si notre culture politique ne devait pas se mêler à d'autres, mais, au contraire, de manière ouverte, en favorisant les métissages sans uniformisation. Ainsi, par exemple, nous serons en dialogue avec les militants de l' "éco-socialisme", terme dont nous interrogerons l'intérêt et les limites.

Nous pensons que cela peut être utile pour que les luttes les plus immédiates soient moins récupérables et plus puissantes, et que se projeter dans la perspective d'une organisation de la société - non pas une utopie-modèle prête à l'emploi mais l'utopie - à la fois espoir et tension déterminée à changer le réel -, contribue à déterminer les vrais rapports de forces. La sécurité sociale - une avancée communiste, selon nous - aurait-elle vu le jour si ceux qui l'avaient inventée s'étaient contentés de penser dans les limites de ce qui semblait possible dans un pays alors ravagé par la guerre ?

Face à une crise globale du système capitaliste, qui recouvre toutes les sphères de la vie humaine, se projeter au-delà de son horizon est devenu l'enjeu du présent. Certains ont préféré abandonner le nom communisme, entaché par le "socialisme réel" des pays de l'Est et les crimes faits en son nom. Mais existent alors le risque de jeter le bébé avec l'eau du bain, la tendance à rabougrir l'ambition et finalement la possibilité de renoncer à la radicalité nécessaire, dans un monde où l'entre-deux n'est plus possible.

Ainsi, on peut n'avoir aucune complaisance envers les crimes commis au nom du communisme et ne rien céder à la nécessité de cette transformation de la société dont "communisme" est le nom. Au contraire, nous pensons que le communisme, refondé, revivifié, peut être un puissant catalyseur : non pas un parti, ni une institution mais mouvement d'idées et d'actions, dynamique politique populaire où l'appropriation du devenir commun, par chacun-e, résulte d'une élaboration collective incessante, seule susceptible de fournir des repères aux élans de spontanéité qui caractérisent toute révolution. Elaboration à laquelle des initiatives et forces politiques peuvent bien sûr contribuer, mais pas seules et sans aucune prééminence. Cela ne nous empêche pas de "faire de la politique" avec tous les antilibéraux, les anticapitalistes, les libertaires, les socialistes, les autogestionnaires, les alternatifs, les écologistes radicaux, les postcapitalistes et beaucoup d'autres ; c'est même le contraire : avec notre boussole - notre communisme -, nous ne concevons notre action que dans la convergence avec toutes les forces et tous les citoyens qui veulent rompre avec l'ordre libéral, économique, social ou politique. ♦

Pour un vrai "combat anthropologique"



Lucien Sève

Mon propos va être le suivant : concevoir et engager un vrai "combat anthropologique" est à mon sens une composante majeure des initiatives communistes refondées à engager dès que possible. Pour aller vite, je suppose connues les analyses avancées dans mon article de 2011, "Cause écologique et cause anthropologique"¹, repris avec des compléments dans mon livre *Aliénation et émancipation*.

Je résume à l'extrême. Ce qu'on appelle "la crise", c'est-à-dire l'entrée dans cette époque où le maintien acharné de la société de classes devient mortel pour l'humanité, cette crise, par-delà tous les drames qu'elle nous inflige, fait rapidement grandir une double menace de *catastrophe générale* : l'une largement reconnue bien que presque rien encore ne soit entrepris à l'échelle voulue pour la conjurer - la *catastrophe écologique* ; l'autre pour le moins aussi grave, mais qui n'est pas même vraiment perçue, nommée ni prise en compte, ce qui a de quoi effarer - la *catastrophe anthropologique*. J'essaie d'aller plus loin ici dans l'examen de ce que recouvre la formule.

Cette catastrophe se déploie à deux niveaux. Celui d'abord d'une *décivilisation* galopante. Au cœur de l'humanité civilisée, il y a l'inconditionnel respect de la personne humaine, laquelle, expliquait Kant, a une imprescriptible *dignité*, autrement dit une *valeur en soi* irréductible à tout *prix marchand*. Que nous soyons terriblement loin encore d'une vie civilisée de cette sorte partout et pour tous, inutile de le dire. Mais jusqu'ici, à travers de terribles vicissitudes, il semblait acquis que le champ du respect des personnes était appelé à s'étendre toujours davantage. Or, le gravissime fait nouveau est qu'avec la frénésie néolibérale du capitalisme mondialisé s'est engagée une angoissante *inversion de tendance* :

dans le monde, même réputé le plus civilisé, le respect de la personne se met de façon sans cesse élargie à n'être plus guère que formule creuse. Ce qui recouvre notamment trois processus gigantesques :

1. La *maltraitance* sans rivages de l'immense masse des salarié-e-s, producteurs directs des richesses matérielles et spirituelles, maltraitance commandée par l'impératif de maximisation du taux de profit, directement antagonique à celui du respect de la personne, et qui va jusqu'à la dégradation qualitative des activités de travail mêmes. Fondement de la millénaire geste humaine, le travail est ainsi en crise essentielle.

2. L'*arraisonnement* des services anthropologiques. Au niveau où en sont les façons de produire les biens, la façon de produire les producteurs devient décisive. D'où le puissant essor des services correspondants - santé, éducation, formation, activité physique et sportive, loisir,

Il semblait acquis que le champ du respect des personnes était appelé à s'étendre toujours davantage. Or, le gravissime fait nouveau est qu'est engagée une angoissante inversion de tendance.

vie artistique, recherche en sciences de l'humain, information, communication... Or, le capital a perçu l'Eldorado que peuvent être pour lui ces services que j'appelle anthropologiques, sur lesquels il fait frénétiquement main basse. Ainsi leur cruciale finalité humaine se voit-elle détournée au service du profit financier. Menace nouvelle : les formes supérieures d'humanité sont mises elles-mêmes en grand péril.

3. À ces processus gravissimes vient se surajouter une *chosification* multiforme de la personne, corollaire du règne de l'argent. Nous vivons une marchandisation généralisée de l'humain, de son génome à ses hautes créations, une dévaluation tendancielle de toutes les valeurs traduites en prix marchands, et donc un évanouissement du sens - qui peut dire aujourd'hui *pour quoi*, en deux mots, il nous faut endurer ce qu'on nous fait subir, et à *quoi* tend l'histoire humaine ? Oui, "la crise" est bien de taille anthropologique.

Mais naguère l'espoir d'émancipation paraissait surgir de l'aliénation même, dès lors que, disait Marx, le capitalisme produit ses propres fossoyeurs. Or, c'est là le

(1) Cet article a été publié dans *Altercommunistes* n° 3, disponible dans la rubrique "Déclarations-actes" sur www.communistesunitaires.net.

deuxième volet de la catastrophe anthropologique en marche : l'actuelle décivilisation paraît bien plutôt nourrir une *désémancipation* où seul le pire deviendrait sûr. Ici aussi, analysons.

1. Le sursaut néolibéral du capitalisme est l'envers d'un immense désastre : celui qui a englouti le monde dit socialiste, connu sous le nom falsificateur de communisme. La grande majorité est donc aujourd'hui persuadée que sortir du capitalisme n'est pas plus souhaitable que possible. Fantastique obturation de la perspective : l'histoire n'aurait plus de futur attrayant à construire. Basses eaux pour la militance transformatrice.

Qui se préoccupait il y a un tiers de siècle de la catastrophe écologique en marche ? Une poignée de militants. Le combat anthropologique est crucial. Il faut y aller.

2. Au siècle dernier, les possédants ont eu terriblement peur du mouvement révolutionnaire, et maintenant qu'il paraît à terre, ils font d'intenses efforts pour en prévenir tout retour. La proscription redoutablement efficace des alternatives émancipatrices est une donnée capitale d'aujourd'hui, dans les têtes comme dans les faits. Ainsi l'immense animosité contre la décivilisation en cours nourrit-elle en premier les nostalgies encore plus décivilisées d'extrême-droite. Une terrible logique d'autodestruction humaine semble ainsi en route.

3. Tout cela a pour toile de fond une fabuleuse aliénation historique. Les puissances sociales gigantesques d'aujourd'hui, faute d'être appropriées par tous, ne sont maîtrisées par personne, pas même les possédants, et deviennent des forces aveuglément destructrices de l'humanité civilisée comme de l'habitat planétaire – deux catastrophes indissociables. La formule populaire "on va dans le mur" traduit bien le fait que le genre humain n'apparaît plus maître d'une course au désastre. L'humanité survivra-t-elle comme genre civilisé à la fin de ce siècle ? Qui est conscient de ce que nous vivons ne peut échapper à cette interrogation inouïe.

Il s'agit donc d'engager la bataille pour dévoiler et conjurer la catastrophe anthropologique en marche. Face à l'affolante disproportion entre cette tâche gigantesque et nos moyens infimes, songeons à la fable contée par Voltaire : deux grenouilles tombent dans une jarre de lait ; l'une comprend qu'elle n'en pourra pas sortir, se laisse couler et meurt ; l'autre nage des heures avec l'énergie du désespoir et se retrouve assise sur une motte de beurre. Notre lait aussi peut devenir du beurre.

Mieux qu'une fable, nous avons à méditer des précédents historiques. On peut être fort critique sur les Verts. Mais qui se préoccupait il y a un tiers de siècle de la catastrophe écologique en marche ? Une poignée de militants, partant d'à peu près rien, s'est dépensée avec

ténacité pour alerter, engager des luttes, produire une culture, construire un mouvement, et à travers des campagnes mordantes contre la pollution ou la malbouffe, des affrontements mémorables comme ceux du Larzac ou de Plogoff, ils ont réussi à percer, faisant de l'écologie une force politique qui compte à l'échelle internationale. Certes, le combat anthropologique étant bien plus âprement anticapitaliste que ne l'a été la longue marche des Verts, la nôtre sera plus difficile encore. Mais nous disposons au départ d'acquis plus importants et, sans nous monter la tête, car nous avons beaucoup à apprendre, d'une plus grande lucidité de classe. L'enjeu est crucial. Il faut y aller.

Dresser le plan de pareille bataille est affaire nécessairement collective. Mais si griffonner une esquisse sur un coin de table peut être de quelque utilité provisoire, je ne me dérobe pas. J'ébaucherai quant à moi quatre directions de travail intimement connexes.

1. *Formuler les enjeux structurants de la bataille.* La cause anthropologique est gigantesque ; de sa vue d'ensemble, il faut dégager un nombre limité d'aspects clairement dénonçables, hautement sensibles, aisément convertibles en luttes, et de profonde portée dans une perspective de dépassement du capitalisme. A première vue, de tels enjeux sont à chercher notamment dans les moments du plus révoltant gâchis des vies humaines – jeunes en échec scolaire, en chômage chronique, en dérive sociale ; quinquagénaires odieusement maltraités au moment où doivent pouvoir se former chez eux les bases renouvelées d'une vie de retraite active - ou dans des domaines-clefs de la formation, comme le contenu des enseignements économiques ou celui des informations télévisées, ou encore dans les formes criantes de chosification des personnes, comme les débauches inouïes d'argent face à la détresse commune ou la commercialisation du corps humain. En bref, dresser une liste de champs de bataille privilégiés, donnant d'emblée à voir le sens général du combat anthropologique.

2. *Convertir ces enjeux en batailles concrètes.* C'est le point décisif, et difficile. Le but est clair : non pas simplement faire de l'agitation autour de ces enjeux mais concevoir et engager des *initiatives d'action visant à changer les choses*, avec de premiers effets possibles à terme proche, vérifiant l'utilité de la bataille. Exemples. Avec des enseignants, des syndiqués, des élus, organiser avec des groupes de jeunes motivés une aide contre le décrochage scolaire, la résignation au chômage, la dérive morale, en élaborant en route avec eux des revendications sociales et politiques susceptibles d'amorcer une tout autre dynamique. Avec des journalistes, réalisateurs de télévision, organisations travaillant en ce domaine, concevoir et engager une bataille pour faire bouger le contenu des informations sur les chaînes audiovisuelles publiques et grandir l'exigence nationale d'une participation citoyenne à leur conception. Avec des médecins, des biologistes, des salariés de l'industrie pharmaceutique comme de

la Sécurité sociale, pousser l'étude critique du dossier de la production pharmaceutique pour faire éclater davantage les scandales de la marchandisation de la santé et mûrir l'exigence d'une capitale re-démocratisation de la Sécurité sociale. En somme, établir une liste large d'initiatives, choisir les meilleures, engager l'action.

Nous visons à un communisme reposant sur la libre initiative concertée d'individus pleinement développés. Le combat anthropologique doit impérativement avoir ce même caractère.

3. *Développer une culture anthropologique alternative.* La bataille est à livrer simultanément dans les faits et dans les têtes, mystifiées par les pires vues libérales sur ce qui y est appelé "l'homme" – notion piège à critiquer radicalement. Oui, l'individualité humaine peut se civiliser bien davantage, à condition de faire reculer le système social qui l'ensauvage. Il faut construire un front intellectuel vivement actif contre les idéologies anthropologiques dominantes, qui dévient ou décourageant tous les efforts. Engager des polémiques à la fois savantes et populaires sur des questions emblématiques - j'ai essayé de le faire à propos du film de Disney sur les chimpanzés. Valoriser tant d'exemples quotidiens d'une montée d'humanité vraie - il se passe en ce domaine de grandes choses dans les luttes à l'entreprise, l'école, la banlieue. Obtenir l'ouverture de chroniques régulières dans la presse amie. En bref, mettre le feu dans la plaine de l'anthropologie réactionnaire, et ajouter ainsi un volet crucial au thème "l'humain d'abord".

4. *Mener cette bataille dans une nouvelle forme politique.* Nous visons à un communisme reposant sur la libre initiative concertée d'individus pleinement développés. Le combat anthropologique doit impérativement avoir ce même caractère. Le faire piloter par un collectif dit national, en fait parisien, décidant pour les militants serait une erreur réhivitoire. C'est au contraire l'excellente occasion d'essayer une autre démarche politique et organisationnelle. Principe : qui fait le travail de terrain décide, en concertation avec les autres. Je suggère de constituer d'emblée une petite pluralité décentralisée de collectifs motivés, chacun pensant et conduisant ses initiatives, échangeant horizontalement ses expériences avec les autres, se mettant à tisser ainsi un réseau de nouveau type, un collectif central favorisant les échanges, recensant les problèmes, organisant le débat. Le début sera tâtonnant. C'est comme ça qu'on avance vraiment. J'ai participé naguère à une tentative de cette sorte dans le domaine bioéthique. J'ai constaté que c'était non seulement viable mais productif, à condition bien sûr que le centre joue le jeu. Engager de la sorte le si utile combat anthropologique pourrait ainsi constituer une expérience d'intérêt bien plus vaste encore. ♦

Lucien Sève

Les actes du Séminaire sont dans **Altercommunisme**

Altercommunisme

n°1 - Le cahier du séminaire Communisme - Séance de lancement, 2 février 2013

Quel cahier des charges pour un séminaire sur le communisme ?

Introductions	
De quel parle-t-on lorsqu'on parle de communisme ?	Laurent Lévy 3
Le communisme comme mouvement réel	Nicole-Edith Thévenin 8
Interventions	
Qu et comment regardons-nous ?	Stéphane Lavignotte 13
Un contre-révit ?	Laurent Eyraud-Chaume 14
Rapports d'exploitation et appareil d'Etat : deux points cardinaux	Pierre Zarka 15
Un besoin de politique nouvelle	Catherine Tricot 18
Dépassement, rupture ; du "véjà-là" au "jamais-venu"	Makan Rafatdjou 19
Partout et sans limite, la question du communisme...	Jean Brafman 22
Avec le communisme, toutes les questions sont sur la table	Gilles Alfonsi 23
Parler du communisme pour être entendu	Pierre Cours-Salles 26
Altercommunisme	Philippe Stéfani 30
Du dessin au dessin	Yves Lavrené 35
Alléation, émancipation, révolution : Marx et Proudhon	Nicole-Edith Thévenin 37
S'arracher de ce qui se fait soi	Pierre Zarka 39
Que produisons-nous ?	Stéphane Lavignotte 41
L'incalculable question du dépérissement de l'Etat	Laurent Lévy 43
Un pouvoir radicalement démocratique	Pierre Cours-Salles 44
12 millions de citoyens politiques dans la métropole francilienne	Makan Rafatdjou 45
Pour améliorer le quotidien, "dépérissement de l'Etat" ?	Patrick Vassallo 47

Note intention du séminaire "Communisme". Initié par l'Association des communistes unitaires, ce séminaire a pour objet d'être un espace de travail et de débat entre des femmes et des hommes désireux de penser et de faire vivre le communisme du 21^e siècle, et un lieu ouvert à ceux qui souhaitent dialoguer avec eux.

Si la transformation révolutionnaire de la société ne s'écrit pas à l'avance dans son menu, si elle ne peut être livrée dès en mains à ceux qui n'en seraient dès lors que ses bénéficiaires, il n'empêche qu'elle ne se fera ni par la volonté du Saint Esprit, ni par simple coïncidence des différentes luttes populaires. Une genèse - théorie du "dépassement", en même temps que des expérimentations et des pratiques, est nécessaire.

Nous nous inscrivons dans la continuité du courant historique communiste dans ce qu'il a porté de meilleur au cours des siècles : combat contre toutes les oppressions et toutes les aliénations, combat pour l'égalité - de la Commune aux luttes populaires contre le colonialisme, de l'exigence du droit de vote des femmes à la lutte contre tous les racismes... - combat contre toutes les dépossessions et contre la marchandisation de tout. (suite p. 2)

Altercommunisme

n°2 - Le cahier du séminaire Communisme - Deuxième séance, 30 mars 2013

Qu'est-ce que l'aliénation ? Comment s'émanciper ?

Introductions	
Classes, lutte de classes, rapport d'exploitation	Pierre Zarka 3
Rapports d'exploitation, rapports d'oppression et lutte des classes	Francis Sittel 6
Interventions	
Lutte des classes et situations d'oppression	Paul Méhahem 8
FSM : le déficit d'analyse du système d'exploitation	Bernard Calaboug 8
Construire dans la réalité d'aujourd'hui	Jacqueline Rouillon 9
Contre l'idée d'une contradiction qui dominerait les autres	Laurent Lévy 10
La démocratie, une conquête permanente	Marc Lacresse 11
Dépassement de l'antagonisme des classes sociales	Jean-Claude Mamet 12
Il faut nommer les choses	Leo Landau 13
Ouvrir le débat sur toutes les dimensions	Jean Brafman 14
Assumer des ruptures avec notre propre culture...	Gilles Alfonsi 15
Comment se forme la classe ?	Stéphane Lavignotte 17
Distinguer, relier et unir exploitation et domination	Jacques Bidet 19
Problèmes de l'individualité et de la centralité du combat de classe	Francis Sittel 21
Le champ des rapports d'exploitation	Pierre Zarka 22
La domination ou singulier	Patrick Darré 23
Au plus profond de l'histoire	Daniel Rome 24
Nommer nos ennemis... et nos amis	Catherine Destomb-Bottin 25
Et la domination culturelle ?	Guillaume Attencourt 25
Des droits pour tous	Pierre Cours-Salles 26
Démocratisation radicale et cohérence émancipatrice	Bruno Bessière 28

Ce deuxième numéro d'Altercommunisme contient les textes des interventions prononcées lors de la deuxième séance du séminaire Communisme, le 30 mars 2013, animée par Philippe Stéfani. Certains ont été revus par les participants, qui ont choisi de conserver, entièrement, partiellement ou pas le style parlé, et parfois d'approfondir certaines réflexions. Une précision : les introductions sont faites à titre individuel, comme des points de vue destinés à lancer le débat.

+ d'info : www.comunistesunitaires.net

Association : Michèle Kitz, Jean Zolnow, André Pocco et Gilles Alfonsi - Transcription : Nuala Pissan

www.comunistesunitaires.net

Enjeux anthropologiques face au capitalisme et au rapport de domination



Bruno Bessière

De quoi parlons-nous ? L'anthropologie étudie les êtres humains dans tous leurs aspects (biologiques, sociaux, culturels), leurs rapports entre eux et avec leur environnement, leurs pratiques et leurs représentations.

Le champ est immense et il ne sera pas possible de tout aborder et encore moins de tout développer ici.

Mais que sont les êtres humains ?

Une espèce biologique avec un certain nombre de caractéristiques propres. Mais s'ils n'étaient que cela, nous ne serions pas là pour discuter d'un sujet que nous ne concevrions même pas, dans une langue qui n'existerait pas, dans des locaux qui n'auraient jamais été construits, dans nos habits qui n'auraient jamais été confectionnés, avec des participants venus de divers endroits par des moyens de transport qui n'existeraient pas plus, etc.

Alors quoi de plus ? Lucien Sève explique que ce qui caractérise les êtres humains, « *ce n'est pas une série de propres individuels mais un gigantesque propre social : le cumul historique continu de productions collectives* »¹, productions matérielles et intellectuelles.

Nous sommes des êtres sociaux producteurs d'une culture qui nous produit nous-mêmes, dans un processus transformateur évolutif et diversifié.

Maintenant, qu'en est-il de l'existence d'un combat anthropologique ?

Nous y reviendrons de manière plus détaillée, mais il existe effectivement des affrontements sur les conceptions du travail, de l'éducation, de la famille, de la société,

de nos rapports à notre environnement... et de l'humanité elle-même.

Il serait illusoire d'essayer de les lister tous. Sans renoncer à des références à des confrontations particulières, je vais plutôt essayer de m'attacher à ce qui peut les relier : le combat entre domination et exploitation, d'une part, et émancipation, d'autre part, qui les traverse toutes. Ce qui intéresse au plus haut point notre séminaire sur le communisme.

La nouvelle phase de développement humain se fait en confrontation avec la persistance d'anciens rapports de domination et avec un capitalisme en crise.

Nous vivons une nouvelle phase de développement humain, mais elle se fait en confrontation avec la persistance d'anciens rapports de domination et avec un capitalisme en crise dont la logique et les adaptations font courir des menaces de plus en plus importantes à l'humanité, tout en engendrant de nouvelles contradictions qui posent encore plus fortement la question de son dépassement et du dépassement de tous les rapports de domination.

1 – Une nouvelle phase de développement humain

Nous connaissons une révolution technologique et informationnelle qui, à la fois, est le produit d'un plus grand développement humain et le nécessite encore plus.

Tout cela modifie le travail, comme les manières de vivre, et amplifie des évolutions déjà en cours.

Certes, ce mouvement n'est ni uniforme, ni général.

Cependant, la tendance lourde est à l'augmentation considérable des connaissances, à l'élévation du niveau d'éducation et de formation, à l'augmentation des possibilités d'accès à des masses d'informations de plus en plus considérables et à l'augmentation des capacités de traitement de ces informations, à l'accroissement de ces dimensions dans le travail et dans la vie en général.

Du coup, les individus s'autonomisent, ont plus de capacité à faire des choix pour leur vie et à créer.

(1) Dans "Chimpanzés, les grands singes, l'homme et le capitalisme", *L'Humanité*, 21/02/2013, à propos du film *Chimpanzés* produit par Disney.

Ils aspirent d'autant plus à maîtriser leur vie, leur travail, à s'exprimer, à décider. Ils sont plus capables d'initiatives. Le développement de nouveaux moyens de communication permet la mise en réseau d'individus ne se connaissant pas toujours, pour échanger, agir, créer ensemble, dans des relations où il n'y a plus forcément de centre.

Ces nouvelles possibilités modifient les liens sociaux qui ne s'établissent plus seulement dans la proximité, puisque l'on peut échanger par-delà les distances - y compris en temps réel - à partir de centres d'intérêt ou d'objectifs communs, et faire se rencontrer des personnes qui ne se seraient probablement jamais rencontrées sans cela.

L'autonomisation des individus s'est aussi faite par la reconnaissance même de leur individualité dans des sociétés qui ne la concevaient même pas. En effet, dans certaines cultures, les personnes n'étaient ou ne sont toujours pas censées exister en dehors de leur famille, de leur clan, etc.

Cette autonomisation s'est faite également par une tendance au dégageant des considérations économiques et des choix parentaux dans la formation des couples et de la famille, au profit d'un libre choix des intéressés guidé par l'amour, la recherche du bien-être, du bonheur.

La socialisation accrue de l'éducation des enfants contribue à ne plus assigner à résidence les femmes pour s'occuper des enfants. Cette socialisation est, pour l'essentiel, à la fois le produit d'un besoin d'élévation du niveau d'éducation et des effets de celle-ci et de la plus grande autonomie des femmes qui expriment des exigences en la matière (crèches...), pour ne pas avoir à renoncer à leur travail ou à d'autres activités quand elles deviennent mères.

La modification des rapports au temps et à l'espace est profonde. Elle est notamment marquée par une accélération des évolutions et donc des nécessités d'adaptation des êtres humains.

À une échelle plus globale, les capacités de l'humanité à transformer son milieu et elle-même sont devenues considérables, jusqu'à la capacité de modifier le génome des êtres vivants (humains compris) ou de produire à l'échelle moléculaire avec les nanotechnologies, etc.

Pourtant, tout cela se fait dans un cadre où l'ancien persiste.

2 – Subsistance des anciens rapports de domination

Malgré des évolutions considérables, quoique inégales, les anciens rapports de domination subsistent.

La représentation sexiste des rôles sociaux a encore de

sales restes. Les "explications" les plus farfelues essaient de les justifier, quand bien même elles sont invalidées par les résultats des recherches scientifiques, comme le cerveau des hommes prétendument plus adapté aux mathématiques ou le prétendu caractère multitâches des femmes et monotâche des hommes.

Ces illusions ont la vie d'autant plus dure que la réalité déterminée par une éducation, une orientation, une sélection à l'embauche, des comportements et des représentations emprunts de sexisme, semble valider ces préjugés, du moins jusqu'à ce que des changements viennent priver ces idées reçues de leur apparent fondement.

Les rapports de domination sont toujours liés à une représentation hiérarchique des différences humaines... Comme si on ne pouvait pas concevoir d'être égaux tout en étant tous différents les uns des autres.

En fait, les rapports de domination tendent à éterniser des rôles sociaux différenciés établis en modèles auxquels chacun est sommé de se conformer.

L'échange ancestral des femmes pour éviter l'inceste dans des communautés humaines isolées et la domination masculine sur ces femmes afin de pouvoir opérer ces échanges forcés² n'ont aucune raison d'être quand il y a autant d'humains, autant de possibilités de se rencontrer et de se choisir. Mais cela suppose une égalité entre les sexes et la liberté des femmes, comme celle des rapports entre les sexes, ce qui vient heurter des millénaires de traditions dont toutes les sociétés et tous les humains ne sont pas encore sortis aujourd'hui, loin s'en faut.

De même, la possibilité, de tout temps, de pouvoir constituer une famille en adoptant plutôt qu'en procréant soi-même et la possibilité, plus récente, de reproduction en dehors de tout rapport sexuel n'empêche pas certains de nous resservir l'idée de familles comme produits exclusifs de la copulation de couples hétérosexuels.

L'invalidation de la notion de race par la science n'empêche pas que ce concept, idéologiquement construit, fasse encore des ravages.

Les rapports de domination sont toujours liés à une représentation hiérarchique des différences humaines que l'on retrouve aussi bien dans le sexisme, le racisme, la xénophobie, les discriminations basées sur l'âge, sur le statut social professionnel - en dehors de toute considération d'utilité sociale, alors qu'un éboueur est aussi utile qu'un spéculateur est nuisible -, etc.

(2) Théoriquement, l'inverse aurait été possible, mais ce n'est pas ce qui s'est produit.

Comme si on ne pouvait pas concevoir d'être égaux tout en étant tous différents les uns des autres.

Comme le disait Françoise Héritier, « *Rien de ce qui nous paraît naturel n'est naturel* », mais les rapports de domination se fondent sur une naturalisation de ce qui est culturellement produit et qu'il est d'autant plus facile d'accepter comme vrai qu'on ne sait pas que ce n'est pas naturel, qu'on n'a jamais vécu autre chose et qu'on ignore qu'il pourrait en être autrement.

Les changements peuvent s'opérer dans des sens contradictoires qui relèvent de choix. Ainsi, les possibilités libératrices se confrontent aux possibilités aliénantes.

Or, le décalage est abyssal entre, d'une part, les connaissances accumulées par l'humanité et les capacités de compréhension dont elle peut faire preuve et, d'autre part, ce qu'en connaissent en moyenne les humains.

Qui plus est, en période de crise, se produit une tendance à s'accrocher à ce qu'on connaît, à ce qui nous a construits et à ce qui peut constituer des repères stables quand tout se bouleverse.

3 - Un capitalisme en crise dont la logique et les adaptations font courir des menaces de plus en plus importantes sur l'humanité

Les exigences de rentabilisation élevée, à court terme, d'une masse de capitaux considérable et en croissance nécessite, pour les capitalistes, de trouver des sources supplémentaires de profit, sous peine de voir le taux de ce dernier diminuer en vertu de ce que Marx a appelé la baisse tendancielle du taux de profit.

Ces sources, il les trouve d'une part dans l'extension du champ géographique de leur domination (via la mondialisation, les guerres pour l'appropriation des ressources et des marchés), d'autre part dans l'extension de la sphère marchande à un nombre croissant de domaines (d'où les privatisations de services publics, le brevetage de tout et de n'importe quoi jusqu'au vivant, la marchandisation de droits de production de gaz carbonique, de données de la vie privée qui font l'objet d'un espionnage et d'une collecte intense, généralement forcée, jusqu'aux rapports humains, etc.) et, enfin, par l'aggravation de l'exploitation, via l'intensification du travail des uns et la mise au chômage des autres, la précarisation du travail traité comme variable d'ajustement en fonction des objectifs de rentabilité fixés, la déréglementation et la mise en concurrence des salariés pour diminuer les salaires nets et la part de salaire socialisé qui finance la protection sociale, etc.

Dans le même temps, la complexification des productions de biens et de services nécessite la mobilisation de moyens et de compétences de plus en plus considérables.

Ainsi en est-il des téléphones portables multifonction d'aujourd'hui par rapport aux anciens téléphones fixes, de logiciels qui se complexifient, des robots, de véhicules comportant une part croissante de dispositifs électroniques, de sécurité et de nouveaux matériaux, etc.

Il s'agit de mobiliser de plus en plus des capacités humaines qui dépendent du développement des personnes amenées à produire (tout de suite ou plus tard), du moins d'une partie croissante d'entre elles. Cette élévation des capacités des personnes n'est pas sans engendrer de terribles contradictions pour le capitalisme qui ne peut pas maîtriser ces personnes de la même manière que le capital matériel ou financier.

Or, la logique capitaliste est de continuer à les mettre au service d'objectifs définis en dehors d'elles, d'objectifs contraires à leurs intérêts et de plus en plus souvent à rebours de l'utilité sociale : spéculation, obsolescence programmée des produits, arnaques commerciales en tout genre, crédits renouvelables ruineux, objectifs quantitatifs sacrifiant la qualité du travail, etc.

D'où la tentative de maîtriser et d'encadrer le développement humain afin qu'il ne serve, le plus possible, que les intérêts dominants, aux dépens de ses finalités humaines.

La rapidité et l'ampleur des transformations sont porteuses de menaces très importantes si elles ne sont pas maîtrisées et si leur impact n'a pas été évalué. D'où les luttes pour le principe de précaution, les contrôles à priori, les essais, les nécessaires débats et décisions démocratiques... Mais cela vient frontalement s'opposer aux exigences de rentabilité immédiate du capital. Les capitalistes s'opposent autant qu'ils le peuvent à ces précautions et au retrait ou à l'interdiction des produits dangereux qu'ils mettent sur le marché (amiante, Médiateur, pesticides, etc.), afin d'en tirer profit le plus vite et le plus longtemps possible et de ne pas payer pour les conséquences dommageables de leurs actes.

Les changements peuvent s'opérer dans des sens contradictoires qui relèvent de choix. Ainsi, les possibilités réparatrices, libératrices, d'épanouissement et de développement humain se confrontent-elles aux possibilités destructrices, asservissantes, aliénantes, régressives.

La rapidité des transformations ne permet pas toujours de porter remède à temps aux conséquences dommageables de certains choix, engendrant des dégâts parfois irréversibles, par exemple, sur la biodiversité.

Parce qu'ils s'opposent à la maîtrise démocratique des choix et qu'ils sont porteurs de lourds dangers pour l'humanité, les rapports de domination et d'exploitation, notamment capitalistes, sont de plus en plus dangereux.

Les capitalistes essayant de tout mettre au service de leurs intérêts, cherchent à orienter et contrôler les évolutions scientifiques, technologiques, économiques, politiques,

culturelles et donc les pouvoirs de décisions dans tous les domaines.

Ils instaurent également une sorte de dictature sur les esprits et sur les corps.

Ils empêchent de penser librement et préfèrent la promotion de toutes les explications irrationnelles à la compréhension du réel, toutes les illusions fatalistes, éternisantes, généralisantes qui évitent la remise en cause de l'ordre existant.

Même s'il n'est pas le premier système social à produire des modèles auxquels les individus sont sommés de se conformer et de se soumettre, le capitalisme pousse le phénomène jusqu'à un niveau inégalé, notamment dans le formatage insidieux des désirs et une marchandisation accrue des moyens pour essayer de les réaliser (c'est-à-dire de s'approcher des modèles présentés – qui peuvent évoluer et sont d'autant plus lucratifs qu'ils sont difficilement atteignables ou totalement inatteignables).

Le capitalisme intègre et récupère à son profit tous les systèmes de domination existant : régime bureaucratique et autoritaire chinois, monarchies intégristes de la péninsule arabique, etc. Il le fait souvent en intégrant les dominants de ces pays à son propre système.

Il utilise également tous les rapports de domination, non seulement de classe, mais également sexistes, racistes, religieux, générationnels... pour surexploiter et diviser.

Le capitalisme essaie d'étendre son contrôle sur la production et la diffusion des idées (par tous les canaux : information, publicité, jeux, chansons, films, divertissements télévisuels, programmes scolaires, etc.), sur les moyens d'expression et d'actions (matériels, financiers, juridiques,

politiques, etc.), afin d'empêcher l'émergence ou l'expression des contestations et surtout de toute alternative, ou de dévoyer les aspirations vers de prétendues solutions ne remettant pas en cause le système.

Même s'il n'est pas le premier système social à produire des modèles auxquels les individus sont sommés de se conformer et de se soumettre, le capitalisme pousse le phénomène jusqu'à un niveau inégalé.

Dans le but de maintenir et étendre sa domination, le capitalisme a ainsi dévoyé les aspirations à l'autonomie et à la liberté individuelle vers l'individualisme. Cet isolement, cette concurrence, cette casse des solidarités, ce manque de construction et d'organisation collective font, en réalité, perdre en grande partie la maîtrise de sa vie, tant celle-ci dépend non seulement de choix individuels mais aussi de très nombreuses décisions collectives touchant jusqu'au plus intime de notre vie.

Cela génère de nombreux échecs, des frustrations, des souffrances, un vide... que le capitalisme s'emploie à combler avec toujours plus de marchandises, dans la mesure où on peut se les payer. Or, la privation des moyens de le faire engendre, là encore, des contradictions, des frustrations, des tensions, des mécontentements qui peuvent aboutir, selon ce qu'on en fait, soit à une contestation du système, soit à en pousser la logique jusqu'au bout, par la violence de la loi du plus fort, l'extorsion des biens du voisin, l'enrichissement par tous les moyens (marchés de la drogue, des armes, proxénétisme...) et la dévalorisation de l'humain qui va de pair.

En détruisant les solidarités, les relations sociales épa nouissantes, le capitalisme s'attaque à une dimension

+ D'INFO



communistes unitaires

www.communistesunitaires.net
blogs.mediapart.fr/communistes-unitaires

cerises
ROUGE, AIGRE-DOUX

www.cerisesenligne.fr

LA
FASE
Fédération
pour une alternative
sociale et écologique

FRONT
DE GAUCHE

www.lafederation.org

essentielle de l'humanité, son caractère social. Face à la souffrance psychique que cela engendre, il propose sa médicalisation outrancière, voire exclusive, au plus grand profit des firmes pharmaceutiques, tout en s'opposant à ce que l'on s'attaque à ses causes, en les aggravant même, et en dénigrant toute valeur aux efforts d'émancipation tant psychiques que politiques. D'où les attaques contre la psychanalyse et le martellement des dogmes libéraux présentés comme seul horizon possible. Quand cela ne va pas jusqu'à l'enferment des contestataires, en prison ou en hôpital psychiatrique. Parallèlement, le capitalisme marchandise les relations humaines pour sortir de l'isolement et de la perte de liens qu'il engendre lui-même.

La nécessité de faire force ensemble pour s'attaquer aux causes communes des problèmes et celle de la prise en compte de la globalité de la société et de son mode de développement commencent à se fait jour.

Cette déliquescence des liens sociaux vise à diviser pour mieux régner et exploiter. Elle oppose aussi bien des individus que des groupes entre eux et toutes les différences peuvent être matières à diviser. Cette stratégie est généralement poussée à son paroxysme par les extrêmes-droites de tous types (nationalistes, religieuses, racistes... voire tout cela à la fois), mais qui ont pour caractéristique de ne jamais remettre en cause les fondements du système, mais plutôt de perpétuer et d'amplifier les rapports de domination et d'exploitation. Quand le capitalisme ne parvient plus à s'en sortir autrement, il choisit de détourner la colère contre des boucs-émissaires pour se sauver lui-même.

Cette stratégie de divisions, de désignation de boucs-émissaires est lourde de conflits stériles, de violence et de décivilisation.

Car l'humain se fabrique à travers ses relations, ses pratiques, sa culture... Or, le manque de relations humaines dû à l'individualisme et à l'intermédiation des relations via des moyens technologiques engendre une régression des capacités à reconnaître l'humain en l'autre, à compatir. Les neurosciences ont montré que cela engendrait une régression des neurones-miroirs essentiels pour cette capacité d'identification à l'autre. Le potentiel de cynisme, de déshumanisation, d'indifférence à l'autre, de violence que peut produire une telle évolution est effroyable, même si elle n'est pas la seule à engendrer de telles conséquences dramatiques.

En effet, la marchandisation de tout, et notamment des êtres humains mis en dessous de l'argent - et pas seulement dans le cadre du rapport salarial de mise à disposition de soi pour l'exploitation de ses capacités de travail - conduit à une dévalorisation générale de l'humain.

4 - Les adaptations du capitalisme engendrent de nouvelles contradictions renforçant la nécessité de son dépassement et de celui de tous les rapports de domination.

Malgré les moyens considérables du capitalisme, malgré le poids des rapports de domination parfois enracinés depuis des millénaires, il n'y a de fatalité à rien. Toutes les tentatives capitalistes pour s'adapter à sa propre contestation engendrent de nouvelles contradictions, car elles n'apportent pas de solution aux problèmes mais ont tendance à les aggraver. Et les replis sur les anciens rapports de domination, généralement couplés aux rapports de domination capitalistes, n'apportent pas plus de solution.

Les dogmes peuvent bien être martelés, ils n'effacent pas la réalité de l'échec vécue par les gens.

Ces rapports de domination et d'exploitation ne sont pas sans rencontrer des résistances, sans générer des frustrations, des souffrances, des révoltes, des aspirations à une alternative, des idées et des pratiques pour s'en émanciper.

Aspiration à retrouver une utilité et du sens à son travail, à maîtriser sa vie, à décider par soi-même... La recherche d'alternative est forte. Le voit-on suffisamment ?

Le capitalisme est fortement remis en cause, notamment en France où il ne recueille que l'assentiment d'une minorité.

Les possibilités sont grandes si l'on réussit à dépasser le sentiment de fatalité, ce qui implique d'être sur l'alternative et l'offensive, pas sur la défense en recul.

Des expériences intéressantes de construction d'alternatives, même partielles, se déroulent au Vénézuéla, en Bolivie, en Équateur.

Avec toutes leurs contradictions internes et parasitées par les jeux des puissances qui visent à étendre ou maintenir leurs sphères d'influence, les révolutions dans les pays arabes (pas à mettre toutes sur le même plan), montrent que l'aspiration à maîtriser sa vie et le rejet des anciens systèmes de dépossession est fort.

Le mouvement altermondialiste, les coopérations (réalisations collaboratives et libres de droit dans le domaine des logiciels ou de la production culturelle, commerce équitable...) à l'échelle internationale participent d'une autre mondialisation en tout ou partie dégagée de la logique capitaliste et visant à mieux répondre aux besoins humains.

Coopératives, SEL (systèmes d'échanges locaux), économie sociale et solidaire, AMAP (associations pour le maintien d'une agriculture paysanne), circuits courts, agriculture biologique, monnaies alternatives..., les expériences pour se dégager des rapports de domination et d'exploitation se multiplient.

Elles ont toutefois des limites.

L'identification des responsabilités du capitalisme et des rapports de domination est souvent insuffisante.

Le morcellement ne permet pas des rapports de force suffisamment transformateurs et garantissant la pérennité des expériences en cours. Cependant, l'expérience de la force insuffisante du chacun dans son coin et sur son problème pousse à des élaborations et des combats communs. L'altermondialisme en est un aspect. Des regroupements s'opèrent entre défenseurs et promoteurs des services publics, par exemple, ou avec la création récente du collectif pour une transition citoyenne⁴. La nécessité de faire force ensemble pour s'attaquer aux causes communes des problèmes et celle de la prise en compte de la globalité de la société et de son mode de

L'élaboration et la réalisation progressive d'un projet alternatif ayant un sens émancipateur suppose un processus d'appropriation des pouvoirs de décisions, par les personnes, par les peuples.

développement commencent à se faire jour. Mais nous ne sommes pas au bout. La séparation du social et du politique est encore loin d'être dépassée et reste lourde d'impuissance. Pourtant, le succès du mouvement multiforme contre le Traité constitutionnel européen en 2005 aurait pu faire prendre conscience de l'efficacité du dépassement des cloisonnements stériles.

Enfin, nous nous heurtons à l'insuffisance de conscience de la nécessité de s'approprier le pouvoir et de pratiques visant à le faire, tant sur le plan des décisions politiques que dans les entreprises et partout où des décisions collectives doivent être prises.

Or, il est urgent de dépasser ces limites, compte tenu du niveau des enjeux actuels qui touchent à l'humanisation ou à la déshumanisation, à la civilisation ou à la décivilisation.

Quand les solutions nécessitent la remise en cause même du système social dominant, le capitalisme, et l'émancipation des rapports de domination que travaillent toutes les forces qui peuvent nous mener à l'abîme, seule la remise en cause de ces objectifs, de ces logiques et la construction d'une véritable alternative - que, pour notre part, nous appelons communisme, à la fois visée et processus d'émancipation - peut être porteuse d'avenir.

Cela passe à la fois par l'élaboration et la réalisation progressive, en cheminant, d'un projet alternatif ayant un sens émancipateur, ce qui suppose un processus d'appropriation des pouvoirs de décisions, par les personnes, par les peuples.

Un projet et un mouvement laissant à chacun la possibilité de se développer librement, de choisir un chemin qui ne sera jamais complètement le même que celui de quelque autre personne que ce soit, qui ne pourra pas l'être, mais qui n'empêchera pas d'avancer vers le même objectif commun d'émancipation.

Cela passe par le dégagement de tout modèle préconçu sur lequel les individus devraient se régler, tel le mythe de l'homme nouveau - au singulier, comme modèle unique et uniforme - grande erreur des socialistes utopiques, des Soviétiques, des maoïstes... qui, niant la liberté de chacun, a nié l'objectif affiché de transformation sociale émancipatrice. ♦

Bruno Bessière

(3) Regroupement d'une coopérative de finances solidaires (la Nef), d'un mouvement altermondialiste (Attac), des AMAP, de producteurs et fournisseurs d'énergies renouvelables, d'un réseau coopératif de distribution de produits bio et issus du commerce équitable (Biocoop), d'une association d'éducation populaire "pour une économie juste" (le plan ESSE), des jardins collectifs à vocation d'insertion sociale (Réseau Cocagne), du mouvement Colibris pour la construction d'un nouveau projet de société, etc.

L'anthropologie, levain pour l'émancipation



Philippe Stierlin

Nous sommes ici des acteurs, parmi d'autres, de la transformation sociale. J'ai donc essayé de réfléchir à la question du combat anthropologique de ce point de vue. Cela va de soi entre nous ; cela n'est pas forcément le cas dans toutes les strates de la société. Le combat anthropologique est d'abord vu comme un combat pour l'humain, raccourci, aplati même dans le slogan "L'humain, d'abord", slogan au-delà duquel nous cherchons à aller... J'ai le sentiment qu'avec cette séquence, nous tentons un cocktail : une dose de social, une dose d'écologie, une dose de sociétal, un zeste de... Chacun d'entre nous y va de son ingrédient. Nous secouons l'ensemble plus ou moins démocratiquement, plus ou moins énergiquement, pour créer une boisson devant nous aider face aux forces favorables au maintien de l'ordre existant. Dans le but d'essayer de réaliser un cocktail "à la noix de coco" (cela n'a rien de péjoratif dans ma bouche, mais une image sur sa saveur communiste), je voudrais mettre l'accent sur deux ou trois points.

1. Nous avons le sentiment d'avoir en face de nous une vision cohérente et d'ensemble de la société. Ce sentiment est assez bien résumé par la phrase citée par Bernard Calabuig ce matin, pour la récuser (pour d'autres raisons que les miennes si j'ai bien compris) : « *L'idéologie dominante est celle des classes dominantes.* » Je partageais le sens de cette phrase il n'y a pas si longtemps : ce n'est plus le cas. Je pense qu'en face, le système idéologique n'est ni unifié, ni cohérent. La société capitaliste a ceci de particulier de revendiquer une autonomie de la sphère économique avec ses propres lois (le marché, la concurrence, la rentabilité, la performance...), de chercher à soumettre ces lois à toute la société (à l'intime, au vivant, au sport, à la culture, etc.). Son logiciel "économique", le libéralisme, rejette toute particularité dans l'espace (il mondialise et globalise au détriment du local, des circuits courts...) et la stabilité dans le temps (stratégies court-terme, rapidité des flux, circulation maximale du capital...). Ce système prône la

mondialisation, l'effacement des différences, des langues (l'anglais est majoritaire). Il promeut l'individualisme, la compétition ; il récuse la faiblesse, le doute. Cette idéologie - en résumé celle du MEDEF au plan mondial -, est en conflit avec un autre corpus idéologique des classes dominantes, moins individualiste, plus conservateur, défendant un certain modèle de la famille, je vais y revenir. Il exalte la patrie, les traditions, les hiérarchies sociales et familiales. Il est parallèle au libéralisme, peut le croiser comme s'y opposer. Il est typiquement de nature politique et anthropologique.

Le système idéologique des forces dominantes n'est donc pas un tout unifié, cohérent. Il comporte des tensions, des contradictions, des talons d'Achille que nous devrions repérer.

Le système idéologique des forces dominantes n'est donc pas un tout unifié, cohérent. Il comporte des tensions, des contradictions, des talons d'Achille que nous devrions repérer. Cela implique des exigences de notre côté pour embrasser toutes les divisions de la société, pour tout englober. Or une certaine culture politique, à gauche, ne prend souvent qu'une partie des choses. Ce sujet rejoint ce qui a été appelé ici "*les angles aveugles du communisme*".

2. Deuxième aspect : qu'est ce que l'anthropologie ? Quel lien avec la politique ? Un préliminaire : ce sont les anthropologues et non la politique - au sens où on l'entend habituellement -, qui m'ont appris à déconstruire le mot "race", à ne plus l'utiliser. Grâce à une exposition qui s'appelait "Tous parents, tous différents", au Palais de Chaillot. Là j'ai compris que les "races" n'existaient pas. Certes, il y a eu la Shoah et l'extermination des Juifs, des Tsiganes... au nom de la théorie des races, mais il y a eu les anthropologues pour déconstruire l'idéologie raciste. Or, dans nos espaces, on utilise encore le mot "race" (je l'ai entendu deux fois ce matin), ce qui, je l'avoue, m'interroge...

L'anthropologie, donc. Je trouve qu'il y a non pas une anthropologie, mais des anthropologues. Parmi eux, certains de se sont réclamés du marxisme (Maurice Godelier, Emmanuel Terray...), et d'autres non (je pense à Lévi-Strauss), sans pour autant que ces derniers aient fait preuve d'hostilité vis-à-vis du marxisme. Je ne connais en revanche pas une "école" d'anthropologie marxiste. Est-ce un bien, est ce un mal ? Je ne sais pas. Mais alors qu'on peut tout à fait dire qu'il y a une philosophie marxiste avec des philosophes (Louis Althusser,

Lucien Sève...), on ne parle pas d'anthropologie marxiste. Cela ne nous a-t-il pas manqué ? Pas une école qui dise quoi penser, mais une école qui aide à penser et peser collectivement.

Si je prends Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* et dans *Structure élémentaire de la parenté* - avec ses apports et les limites au regard des débats d'aujourd'hui sur le mariage et le patriarcat -, que fait-il ? En gros la même chose que Marx et Freud dans leurs domaines : donner dans des termes nouveaux les relations fondamentales entre les individus, utiliser ces relations pour bâtir une compréhension et aider à la transformation d'un système. Avec des penseurs comme Marx, Freud ou Lévi-Strauss, on a un nouvel ordre audible ou intelligible qui vient se substituer à l'ordre existant confus et en crise.

3. Avec un arsenal assez réduit, ces anthropologues ont produit, je trouve, un résultat assez révolutionnaire. Ils ont analysé un système avec deux sexes et trois relations (la filiation, l'alliance, la relation frère-sœur), montré *la multiplicité, la variabilité* des systèmes de parenté existants, et sont parvenus à ce que nous en imaginions de nouveaux. Je trouve que c'est une façon révolutionnaire de changer l'ordre existant, et qui est en écho avec les débats récents sur le mariage pour tous.

Car ces descriptions des anthropologues sur la variabilité des modes d'organisation de la famille et de la parenté sont en conflit (et de manière très forte aujourd'hui) avec une autre anthropologie, celle produite par les Églises, toutes hiérarchies religieuses confondues. Ainsi l'Église catholique (et sa hiérarchie), pour ne prendre qu'elle, a joué un rôle très puissant dans la dernière période pour récuser justement toutes ces idées des anthropologues. Elle a convoqué sa propre anthropologie pour récuser l'ouverture du mariage aux personnes LGBT. Elle ne s'est pas adressée seulement aux fidèles mais à toute la société.

Certains à gauche ont répondu à cette campagne des hiérarchies religieuses que c'était le problème des Églises (voire même le problème des évêques), refusant de voir le message anthropologique conservateur de ces Églises vis-à-vis de toute la société. *Le noyau, le cœur de ce message était justement l'affirmation que la famille conjugale, c'est un père mâle, une mère femme et des enfants qu'elle procréé. Et que le mariage est la seule institution susceptible de fournir le bonheur au lien conjoint-enfant-parent.*

Autrement dit, l'Église défend un modèle qu'elle a elle-même produit (et pas depuis 15 jours, mais depuis le XII^e-XIII^e siècle). Ce modèle romain de l'Église assigne l'union 1) à la procréation, 2) à la préservation du principe de soumission de la femme à l'homme et de l'homme à Dieu. C'est le bougé de cet édifice qui aussi a mis des opposants au mariage pour tous dans la rue. Il ne s'agissait donc pas seulement d'un problème de lutte contre l'homophobie, homophobie par ailleurs réelle et insupportable, que celle-ci soit viscérale ou non. L'ouverture du mariage aux homosexuels a ébranlé un modèle.

Et c'est cette mini-révolution qui aurait dû être assumée par la gauche. Au lieu de cela, celle-ci a adopté une posture défensive comme si le droit légitime pour les gays et les lesbiennes de se marier était une concession accordée à une minorité active.

4. Je milite donc pour l'apport des anthropologues ou de l'anthropologie à la politique, apport que nous sous-estimons. Disant cela, je ne sacralise pas l'anthropologie. Si Lévi-Strauss ou d'autres définissent la société comme combinaison et échanges de mots, de messages, de biens matériels, comme échanges entre les personnes,

L'ouverture du mariage aux homosexuels a ébranlé un modèle. Et c'est cette mini-révolution qui aurait dû être assumée par la gauche. Au lieu de cela, celle-ci a adopté une posture défensive.

avec des systèmes de parenté et d'alliance, dans le tableau anthropologique qu'ils dessinent, il manque la production des biens matériels (c'est là l'apport de Marx) mais aussi de services (c'est plus récent) et de matière grise. L'anthropologie oublie trop souvent cette dimension. Et rate aussi un peu la question du pouvoir, ou plutôt des pouvoirs, qui ne sont pas un système de partage ou d'échange, mais système totalement inégal avec des hiérarchies. *Comme le communisme, l'anthropologie a ses points aveugles.*

Notre travail devrait être d'englober l'ensemble de ces champs, d'en saisir les mouvements. Il est dommage que le marxisme n'ait pas su, alors qu'il en avait les moyens, absorber les méthodes, les expériences des anthropologues. À l'inverse, l'anthropologie pourrait être stimulée, enrichie d'un apport communiste. ♦

Philippe Stierlin

Régression : de la logique des droits à la logique des dons

Danièle Mauduit

J'ai envie de dire que ce qui est grave dans notre société, c'est qu'il y a des gens, des hommes, qui sont présentés comme superflus. C'est-à-dire que la société pourrait très bien fonctionner sans eux .

Tu parlais d'une dictature sur les esprits et sur les corps. Il y a cette dimension de catastrophisme qui relève de la "stratégie du choc" : la dette, les déficits, le chômage délégitimeraient toute revendication. Il y a la culpabilisation des individus à travers des notions nouvelles, comme "l'employabilité" qui fait que chacun devient responsable de son chômage, entre autres. En même temps, on est infantilisé, surveillé, suspecté, etc. Cela contribue à "casser" des individus, à les désarmer.

Il y a la culpabilisation des individus à travers des notions nouvelles, comme "l'employabilité". En même temps, on est infantilisé, surveillé, suspecté...

Je vis avec des gens dans les quartiers confrontés à ces vérifications incessantes : même s'ils vont dans certaines organisations humanitaires pour chercher un paquet de produits à la veille d'être périmés, il faut qu'ils fassent la preuve de leur pauvreté et paient 2 € parce que "payer, ça responsabilise". Ce sont des gens qui n'ont plus de droits, ils sont toujours à demander quelque

chose en priant qu'on veuille bien le leur donner, qu'on veuille bien les croire, et ils ne revendiquent pas. D'autres n'acceptent pas et développent des stratégies de survie. Alors que dans nos constitutions, dans nos textes officiels, chacun, en tant qu'être humain justement, a des droits, acquis souvent par la lutte, mais cela, ce n'est pas reconnu. On passe de la logique des droits à la logique des dons qui se méritent.

En même temps, on voudrait nous faire croire qu'il n'y a pas d'alternative. Parce que le capitalisme, c'est aussi toujours plus de productivisme, plus de croissance, plus de travail, plus d'efforts : le paradis, c'est pour plus tard. Enfin, il faut aller toujours plus loin, toujours plus vite pour mettre en concurrence les hommes du monde entier. À quoi servent les gains de productivité si ce n'est pas pour avoir un peu plus de temps libre, pour vivre tout simplement, à échelle humaine ? Si l'on veut être entendu, il faut donner un petit peu envie.

Or le contraire de "toujours plus" n'est pas le "toujours moins", il peut être aussi le "mieux" ; aller plus lentement pour prendre le temps de faire vivre la démocratie, le temps de mieux vivre dans une société où chacun ait sa place, où chacun soit reconnu dans sa dignité d'être humain. ♦



cerises
ROUGE, AIGRE-DOUX

**POUR ABONNER VOS PROCHES
c'est gratuit, c'est simple et c'est ici :**

<http://plateformecitoyenne.net/cerises>

Les mots de la perte d'humanité

Richard Lagache

On est sur le mot d' "individu" et souvent on a du mal à faire la part entre le développement de l'individualisme, l'individualité et les processus d'individuation. J'en parlais déjà ce matin à propos du culte de la personnalité, on a une exacerbation du *rôle des chefs* (y compris des petits chefs dans l'industrie), depuis le Président de la République jusqu'aux secrétaires des partis, jusqu'aux leaders politiques. On ne peut plus concevoir maintenant en politique une stratégie, un projet, sans qu'il y ait un leader pour le représenter. On nous dit que cela vient du régime présidentiel, mais en Allemagne il n'y a pas de régime présidentiel et pourtant les projets s'incarnent toujours dans des individus. Donc ce n'est pas un phénomène strictement lié à la V^e République, on voit bien que c'est mondial.

De plus en plus, sans qu'il y ait besoin de parler de moutons ou de troupeau, on développe des pratiques qui sont celles du grand chef avec le troupeau derrière. On est dans un phénomène complètement individualiste.

Là, on a affaire, à mon avis, à un développement d'individualisme dans une conception purement libérale, capitaliste des individus humains. Simplement, il y a des individus qui sont capables d'initiative historique, d'être des chefs, de diriger, et donc tous les autres sont un troupeau. Et de plus en plus, sans qu'il y ait besoin de parler de moutons ou de troupeau, on développe des pratiques qui sont celles-là, celles du grand chef avec le troupeau derrière. On est donc dans un phénomène complètement individualiste.

Mais si ce phénomène est à la fois complètement accepté et en même temps complètement contesté au jour le jour, c'est qu'il y a en effet un développement de l'*individuation*. C'est que le rôle des individus dans la production est de plus en plus important, comme le rôle de la pensée l'est dans les phénomènes de production, de transmission, etc.

On est face à deux phénomènes dont il faut bien saisir où l'on peut intervenir dans ces deux phénomènes, entre les deux. Je n'ai pas de réponses, mais je pense qu'il y a une vraie question. Souvent, sous prétexte du développement de l'individuation, de l'individualité, on se prend à ne plus lutter contre les grands individualismes, qui sont aujourd'hui ce qui tord le bâton dans l'autre sens.

Du côté du troupeau, il y a en effet dans ce que disait Danièle sur la manière de devoir constamment prouver si ce n'est son identité du moins son existence comme pauvre, une sorte de perte d'humanité. Au Moyen-Âge, pour mendier il suffisait de mendier. Et même lorsque l'on mendiait, on avait un rôle social puisque l'on permettait à celui qui donnait de l'argent d'obtenir son salut éternel. Ce qui était fort important. La mendicité faisait partie du système de production, au sens matériel et moral, c'est-à-dire qu'en donnant à un pauvre on le produisait comme être humain (puisqu'il pouvait vivre), et l'on se produisait comme être éternel (puisque l'on avait le pardon éternel).

Aujourd'hui, pour avoir le pardon éternel, on fait un chèque que l'on donne à des associations, et derrière (il y a une division du travail à ce niveau-là) il y a des gens qui sont chargés de redistribuer l'aide. Mais dans ce processus, au bout de la chaîne, il y a une perte d'humanité. C'est-à-dire que celui qui reçoit le don, le pauvre, a perdu son rôle dans la société, il est simplement aidé, il n'a plus aujourd'hui de rôle social. Et en effet, il ne peut plus faire état de ses droits, puisque ce n'est pas par l'implication de droits (citoyens ou humains, etc.) qu'il reçoit quelque chose, mais simplement parce que l'on est dans un processus où il y a eu une perte d'humanité.

Ce qui se traduit de toutes les façons possibles et imaginables, mais aussi par des épithètes, qui ne sont pas données sur les pauvres mais qui rejaillissent sur eux. C'est aussi bien à gauche les "sauvageons" qu'à droite la "racaille". L'emploi de ce genre de termes choque une partie des gens, mais pas la totalité. On est dans une société où il n'y a pas de sauvageons ; il y a des gens qui expriment leur possibilité de vivre, de travailler, etc. On met ces gens, par ce genre de mots, en situation de perte non seulement de rôle social mais d'humanité. ♦

Émancipation ou barbarie ?



Catherine Destom-Bottin

Quand on parle de combat anthropologique, finalement, de quoi on cause ? Est-ce qu'en parlant de combat anthropologique nous serions dans une vision catastrophiste, où l'espèce humaine serait remise en question par le mode même de production de sa propre vie ? Ou bien y aurait-il des choses parfaitement scandaleuses, mais parler de combat anthropologiste, ce serait une espèce de grand effroi un peu millénariste pour se faire peur ? Il me semble qu'avoir ce débat, c'est donner la mesure de la nécessaire globalisation de la contestation et de la mise en déroute du système d'exploitation capitaliste libéral. Autrement dit, l'alternative est-elle de faire que cela aille mieux ? Ou bien est-ce émancipation ou barbarie ? Je crois que nous en sommes à émancipation ou barbarie.

Je voudrais vous donner quelques exemples. Je suis d'accord avec Philippe Stierlin quand il dit que la bataille du mariage pour tous a soulevé des questions qui allaient très probablement au-delà de ce que le Parti socialiste avait pensé en se trouvant, pour une part, une mesure de gauche pas trop chère à mettre en œuvre. Je pense que se sont développés des débats au-delà de la simple tournure "un peu de gauche" de sa politique. J'en ai fait l'expérience avec mes élèves. Des choses ont bougé,

L'alternative est-elle de faire que cela aille mieux ? Ou bien est-ce : émancipation ou barbarie ?

même la manif pour tous a fait débattre. Mais, en même temps, les mêmes jeunes gens, élèves infirmiers par exemple, sont en grande difficulté pour débattre de la simple idée que la vie n'a pas de prix : ils pensent qu'elle a un prix et, pour le dire, ils font la liste des dépenses qu'ils doivent effectuer pour vivre.

Quand on interroge des élèves qui s'apprentent à devenir assistants sociaux sur ce qui fonde leur décision face à la grande précarité, leur réponse est : les remettre dans le droit chemin. Et c'est une décision qu'ils ont mûrement réfléchi (ils sont passés devant un jury pour la faire approuver), donc quelque chose d'important.

C'est en cela que je dis que se constitue dans la société une vision du monde, une vision de l'être humain, qui est en-dessous de ce à quoi il était arrivé jusqu'à présent. ♦

Sur le site
www.comunistesunitaires.net
Découvrez Altercommunistes



Comprendre les évolutions du capitalisme pour l'affronter



Pierre Zarka

Je m'inscris dans la suite de l'intervention de Richard. Je crois que l'on ne peut pas faire l'économie d'une analyse de ce qu'est la crise du capitalisme. Richard l'a évoquée à propos du mode de production et du travail. Pendant des millénaires, l'exploitation a reposé essentiellement sur la force musculaire, elle était le travail d'exécution ; l'intellect était réservé aux opérations de commandement. Ce n'est plus vrai aujourd'hui. Quand j'étais même, la majorité de mes copains s'arrêtaient au certificat d'études, aujourd'hui la majorité des jeunes vont jusqu'au niveau du bac. Ça vaut ce que ça vaut dans le contenu, mais c'est cela. Il faut bien que quelqu'un paye ces études. Le travail de plus en plus serré entre travail de production et intellectuelisation (je reste dans la production, je ne parle pas du travail intellectuel) pose de nouveaux problèmes.

Le management repose de plus en plus sur le savoir, sur le psychisme, sur ce que Marx appelle "*l'individu total*". Mais là, c'est un sacré problème. D'abord parce que l'individu total est plus cher et ensuite parce que demander à l'individu total de prendre des initiatives au travail mais non de prendre des initiatives concernant ses propres intérêts, c'est plus compliqué. Que la masse (j'évoquais la notion de prolétariat, ce matin, en disant que nous l'avons artificiellement réduite aux ouvriers) de ceux qui sont privés de leur propres moyens de production se soit considérablement élargie (les juges d'instruction sont menacés dans leur être aujourd'hui, ils étaient du côté du manche il y a 40 ans), cela pose des *questions non seulement de coût mais de danger politique*.

Quand les capitalistes disent - la dénomination est impropre bien évidemment - que "le coût du travail augmente", c'est vrai. C'est vrai que le coût du travail

augmente et donc il faut encore plus d'investissements pour tirer davantage de profits. Nous avons connu les uns et les autres (ou même d'autres avant nous) une époque où quand un capitaliste investissait dans une machine, lorsqu'il mourait de vieillesse, ses enfants récupéraient la machine et elle continuait à tourner. Nous sommes des générations qui ont connu la naissance du minitel et la mort du minitel, la naissance du magnétoscope et sa mort. Et donc il faut bien que ce que Marx

Le pillage de la nature n'est rien d'autre que l'extension à tout crin de la marchandisation et de l'exploitation. Tout comme la marchandisation de la culture ou du corps et de la santé.

appelait déjà « *la baisse tendancielle du taux de profit* » se récupère par ailleurs. Et elle se récupère par tous les bouts. Par la pression sur l'individu total, par des pressions nouvelles sur la santé. Le capitalisme (évidemment, il y avait le rapport de forces au sortir de la Deuxième Guerre mondiale) pouvait donc supporter l'existence de la Sécurité sociale en 1945, il ne la supporte plus aujourd'hui. Pour lui, les équilibres de domination (pas seulement économique) sont en train de se rompre et il faut absolument réactualiser les moyens de domination du capital.

Par exemple, le *productivisme* est en train de changer de nature : hier, c'était produire une quantité d'automobiles, par exemple, qui ne correspondait pas forcément aux besoins, aujourd'hui, ce sont les chantiers inutiles, ce n'est pas tout à fait la même chose. On n'est plus dans la quantité, on est dans la nécessité d'effectuer des rotations du capital pour le plaisir d'effectuer des rotations du capital. On n'est plus seulement dans le domaine de l'accumulation traditionnelle. Exemple : Notre-Dame-des-Landes, ou le Morvan, où ils sont en train de détruire le tiers de la forêt, ou le fameux projet TGV Lyon-Turin. Le pillage de la nature n'est rien d'autre que l'extension à tout crin de la marchandisation et de l'exploitation. Tout comme la marchandisation de la culture ou du corps et de la santé. Soit dit en passant, le racisme aussi est en train de changer, parce que nous passons en trente ans des "races inférieures" aux "races dangereuses", ce n'est pas tout à fait le même enjeu. On passe du mépris à la trouille. Donc il y a une extension de tous les phénomènes qui ne sont pas simplement la reproduction à l'ancienne, avec une quantité successive d'éléments qui n'auraient rien à voir les uns avec les autres, il y a une unité dans cette *extension à l'ensemble de l'espèce humaine*.

Je vais rajouter deux éléments. À propos du mariage pour tous, j'en ai une lecture complémentaire, qui n'est pas du tout en opposition à ce que dit Philippe Stierlin : plus le système se déconnecte d'avec la société, plus on veut nous le *naturaliser*, jusque dans le langage ("décru" du chômage, "cru" du chômage) ; on utilise des mots qui nous renvoient quasiment à la biologie. Comme dirait Freud, la civilisation, c'est quand l'homme s'arrache à la nature humaine. Et voilà que certains veulent des enfants même si ce n'est pas avec un homme et une femme ! Cela leur crée une pétaudière idéologique qu'il ne faut pas sous-estimer ! Ils veulent naturaliser l'ordre social et voilà que l'ordre social veut s'affranchir de la nature. Il y a un conflit qui dépasse l'obscurantisme, qui dépasse l'ancien, qui relève complètement des enjeux actuels.

La révolution nécessaire ne peut se limiter au social ni à la démocratie politique. Elle relève d'une dimension civilisationnelle qui englobe les rapports à la nature.

Le dernier élément, qui n'a pas été abordé (Philippe y a fait un peu allusion), c'est la question de la *temporalité*, qui suit le mouvement du capital, la rotation du capital, l'immédiateté, le rendement immédiat. Et il y a un élément (puisqu'on parle anthropologie) dont il est difficile de dire qu'il est lié ou non à la nature humaine, mais enfin voilà quand même quelques milliers d'années que cela dure : il y a un processus d'auto-identification à la fois individuel et collectif qui s'inscrit sur l'axe du temps. C'est-à-dire que nous avons tous des racines, nous avons un passé, et nous nous projetons dans un avenir (d'où d'ailleurs la question de la procréation et des enfants).

C'est un phénomène qui est suffisamment profond pour que cela ait produit la religion. Celle-ci est le besoin pour les hommes et les femmes de se représenter être sur un axe du temps qui donne du sens à leur vie. Comme pendant longtemps l'ont été le progrès, l'État ou la patrie... ou le communisme. Et voilà que l'on casse cela : tout ce qui est du passé est ringard, ou, dans le meilleur des cas, muséographique ; quant à l'avenir, il vaut mieux ne pas en parler puisque cela va être la catastrophe. Et donc l'individu devient un élément "jetable", comme le présent, consommable immédiatement et jetable. Il y a un affrontement, qui ne se dit pas, contre les temporalités qui participent de "l'hominisation", pour reprendre l'expression de Leroi-Gourhan.

À tel point que dès que l'on parle de *projet*, dans des réunions même, dès qu'on se projette, on n'est plus concret, on n'est plus dans le vivant, on est dans l'abstrait ; on est dans une espèce d'au-delà du réel. C'est-à-dire qu'il y a un fractionnement complet de ce qui a fait le vivant au sens historique du terme. Et je ne reste pas sur l'individu mais je prends l'individu collectif, son rapport à la nature. C'est d'ailleurs dans sa globalité qu'il est en train d'être

attaqué, morcelé systématiquement. Ainsi la révolution nécessaire ne peut se limiter au social ni à la démocratie politique. Elle relève d'une *dimension civilisationnelle* qui englobe les rapports à la nature.

La lutte des classes ne se limite pas au travail contre le capital au sens étroit de ces termes mais englobe le "vivre ensemble" et la nature. C'est en cela que, pour moi, la notion d'anthropologie ou de révolution a un côté effectivement cohérent et global. ♦

Notre anthropologie est un sport de combat



Gilles Alfonsi

Je voudrais commencer par un point de nuance avec Lucien Sève, une fois n'est pas coutume. Quand Lucien parle de l'anthropologie dans son texte, il distingue le combat écologique et le combat anthropologique. Il dit, en résumé, que le combat écologique a fini par percer, et que l'enjeu majeur aujourd'hui est que le combat anthropologique prenne à son tour son essor. Or, personnellement, j'intègre complètement dans la démarche anthropologique la question de l'écologie. D'une certaine manière, à certains moments, Lucien réintroduit de la séparation alors même que, par ailleurs, il défend une visée globale.

Deuxième chose que je voulais évoquer en guise de préambule : l'approche "millénariste", comme dit Catherine. Nous avons parfois le sentiment que nous sommes au seuil d'une situation de chaos. Et dans notre approche habituelle, nous avons coutume de dire que face à ces risques de chaos (politique, économique, social, écologique, tout ce que l'on veut) existent de formidables potentialités qui sont gâchées par le capitalisme. Mais nous avons ainsi une vision caricaturale des évolutions de la société. Il n'y a pas seulement des potentialités gâchées par le capitalisme. Il y a aussi des évolutions positives considérables. J'ai essayé de traiter de ce sujet dans *Cerises*¹ cette semaine, en abordant la généralisation de l'accès à l'éducation, le changement de la place de la religion dans notre société, les évolutions de la famille... donc des changements anthropologiques, des changements au long cours mais déjà bien engagés dans les mœurs et dans les modes de vie.

J'en viens au cœur de mon intervention : à l'idée que quand on réfléchit au combat anthropologique, on travaille sur les quelques grandes questions du combat pour l'émancipation que sont : la question du décloisonnement à la fois de nos réflexions et de nos actions ; celle de l'ambition et la dimension globale du combat (pas

simplement de la dimension globale du combat mais du type d'ambition que nous avons) ; et puis enfin la volonté d'étendre le champ du possible.

Sur la question du décloisonnement à la fois de nos réflexions et de nos actions. Quand on parle d'anthropologie, on parle du passé, du présent, de l'avenir de l'humain, de manière indissociable de la personne et de l'ensemble des rapports sociaux. Et là il y a un énorme parti-pris, qui consiste à refuser l'idée de considérer l'individu séparément de son monde. Réfuter l'idée qu'il existerait un homme indépendant de l'univers dans lequel nous sommes, et contester l'idée d'une nature de l'homme pris isolément, c'est un point très important.

Ce n'est pas seulement qu'on ne découpe pas l'homme en tranches. Car s'arrêter à ne pas découper l'homme en tranches peut aller avec la mode actuelle qui consiste à dire qu'il faut placer l'individu au centre... et ce faisant

Le prisme anthropologique sert à prendre la mesure des décloisonnements nécessaires pour avancer dans une stratégie globale.

à le culpabiliser, à le maltraiter, à agir sur lui soi-disant pour son bien et en fait pour le dominer. Ainsi, il ne suffit pas de dire que l'on va considérer la personne prise dans sa globalité ; il faut aussi s'intéresser aux types de rapports sociaux que l'on souhaite ; avec toujours, derrière, *l'idée d'émancipation dans et par des rapports sociaux différents*. Le prisme anthropologique sert à prendre la mesure des décloisonnements nécessaires pour avancer dans une stratégie globale.

J'avais prévu d'évoquer un peu la manière dont je me suis investi dans la lutte contre le sida, que nous revendiquions comme une lutte politique. Nous nous sommes mobilisés en cherchant sans cesse à avoir une approche globale : utopie d'une société sans sida, bataille pour les valeurs de solidarité, combat face à des adversaires, notamment les homophobes, idée d'avoir une lutte globale et mondiale, définition large de la santé... Et nous revendiquions la construction de systèmes de protection sociaux mondiaux et de services publics de santé partout, universels. Eh bien, même avec cette volonté d'être dans un combat à surface large, je me dis qu'avec cette conception d'une lutte contre le sida pour des avancées émancipatrices, qui était pourtant déjà au-delà d'une lutte spécifique, qui portait du décloisonnement d'autres luttes connexes, on était encore loin d'une approche anthropologique. Car une

(1) "La société française telle qu'elle change et continue", *Cerises* n° 180, 31/5/2013, <http://www.cerisesenligne.fr/article/?id=4046>.

telle approche aurait dû voir qu'en fait chaque lutte (et non pas simplement la lutte contre le sida) condense, concentre, ou est traversée peu ou prou par des enjeux d'émancipation.

Avez-vous déjà assisté à des réunions thématiques où effleure l'idée que le combat est d'autant plus légitime qu'il concentre toutes les problématiques qui se posent à la société ? C'est une idée que l'on trouve dans des mouvements à haut niveau d'ambition, plus riches que des mouvements repliés sur eux-mêmes. Pour autant, on trouve là l'idée d'une spécificité remarquable de la lutte en question, ce qui reste une forme de concurrence à l'égard des autres.

Une démarche anthropologique consiste pour moi à comprendre que c'est la manière dont on conçoit la lutte qui fait qu'elle reste séparée ou non du combat global. Et ce qu'une approche communiste pourrait essayer de porter dans chacun des mouvements spécifiques (qui sont nécessaires, légitimes et dans lesquels on s'investit les uns et les autres selon ce à quoi on est confronté, selon ses propres motivations et désirs, etc.), c'est de porter cette dimension-là : qu'en fait, ce n'est pas simplement que chaque lutte concentre toutes les problématiques ou pose le problème de toutes les problématiques de la transformation de la société, c'est que ces luttes ont cela en commun. C'est plus que les passerelles qu'il faut inventer : il faut mettre de l'anthropologie dans toutes ces luttes spécifiques. Ainsi, une stratégie émancipatrice, ou une approche communiste anthropologique communiste, porte l'idée d'interdépendance des rapports sociaux, de mise en commun (au sens fort !) des luttes, au-delà d'ailleurs de simple mise en réseau ou de convergences.

Je voulais aussi évoquer *la question des échelles et de l'ambition du combat*. Je pense à un ouvrage de l'universitaire marxien américain, Bertell Ollman, qui travaillait beaucoup sur la dialectique et invitait à réfléchir sur les échelles de temporalité, les échelles spatiales et les niveaux d'enjeux dans lequel on situe la réflexion et l'action.

Prenons un exemple : il existe plusieurs manières d'évoquer la puissance des mobilisations contre le mariage pour tous. On peut le faire en évoquant le temps court des réformes promises par François Hollande et de l'affrontement avec l'UMP, à l'échelle strictement nationale, et de manière déconnectée d'autres évolutions dans le champ des questions de société. Mais on peut l'aborder de toute autre manière, c'est-à-dire référer ce mouvement important à l'évolution sur la longue durée de l'influence catholique en France, ou parler de l'échelle mondiale où se dessine un timide mouvement en faveur du mariage pour tous.

Bertell Ollman aide à situer notre réflexion et notre action. Notamment, il est intéressant et utile de placer notre implication dans le rapport de forces actuel sur le temps long. Et, pour continuer sur mon exemple, il n'est pas secondaire que le mouvement de la société aille dans le sens que nous souhaitons. C'est ainsi qu'on peut

appréhender l'apparente puissance de la résistance actuelle au mariage pour tous en rapport avec l'immense perte d'influence de la religion catholique dans notre société. Les manifs hostiles au mariage pour tous ne sont alors que des soubresauts.

Et enfin, une démarche anthropologique cherche *une extension du possible*. C'est un point très important parce que décloisonner nos réflexions et nos actions (mon premier point) et nous situer à une échelle d'ambition large (mon second point) ne peut conduire en soi à produire des transformations tant qu'on reste prisonnier des possibles aujourd'hui reconnus comme tels.

On peut très bien porter un regard d'ensemble sur la société et énoncer la volonté d'un changement global hors de toute prise sur le réel. D'ailleurs, on a été interpellé, et le mouvement communiste avec son histoire a été interpellé (c'était une partie de l'intervention de Roger de ce matin - cf. *Altercommunisme*, n°4) sur la question du rapport à la réalité, l'écart entre l'approche théorique et la réalité. Et donc se pose *la question de nos auto-limitations* façonnées par le pouvoir de l'idéologie qui domine. Regardons notre timidité, par exemple, à défendre l'extension des gratuités, la diminution du temps de travail, la légitimité du hors-travail, la décroissance de certaines productions, la mise en cause du salariat... Nous freinons ce qui se heurte au problème de la crédibilité telle qu'elle est définie par les dominants. Une crédibilité toujours dans les clous des conditions actuelles de distribution de la propriété, des revenus et des pouvoirs. Le souci de crédibilité se confond avec la crainte de proposer ou de défendre des ambitions qui ne pourraient pas, dans les conditions d'aujourd'hui, être concrétisées. Et donc, nous n'osons pas porter des exigences que nos adversaires décrètent comme irréalistes, alors qu'il faut s'émanciper de ce réalisme-là.

Du coup nous peinons à assumer le décalage avec ce qu'on a le droit de penser, c'est-à-dire avec ce que l'idéologie dominante nous dit de penser. Et je pensais à des choses prises soit dans le domaine artistique, soit dans le domaine de la recherche médicale, qui vont à l'encontre de cette logique-là. Dans l'art, ce sont les œuvres, les formes nouvelles, les styles décalés qui révolutionnent la manière de parler du monde et au monde. Et dans la recherche scientifique, Françoise Barré-Sinoussi (la co-découvreuse du virus du sida) disait ces jours-ci dans *Le Monde* : « *Il faut bousculer les dogmes pour trouver un vaccin contre le sida* », sous-entendu c'est faute de les avoir bousculés que l'on n'a pas trouvé jusqu'à présent ce vaccin. Je ne rentre pas dans les détails sur cette affaire-là mais elle souligne un enjeu puissant. Et il est intéressant de remarquer qu'en le disant dans *Le Monde*, elle dit à la fois la nécessité pour celui qui cherche de mettre en cause l'existant, et d'autre part la nécessité de l'assumer et de le porter, ce qui nous renvoie aussi à la question de notre intervention concrète et du rapport concret aux luttes. ♦

Question de genre

Yves Laverne

Sur la question du "mariage pour tous", Philippe Stierlin dit que finalement cela va plus loin que simplement une mesure facile et qui ne coûte pas cher.

Quelque chose m'a frappé dans le débat, c'est que, effectivement, petit à petit, est venue (et a été pas mal développée, je trouve) l'idée que deux personnes peuvent s'aimer. Et que l'important n'est pas d'abord de savoir quel est leur sexe. Mais seulement que deux personnes qui s'aiment peuvent, tout naturellement, vouloir vivre ensemble, (ce qui ne veut pas dire forcément mariage ; c'est pourquoi, d'ailleurs, je trouve que la formulation "mariage pour tous" n'est pas bonne, tellement il y a de personnes qui vivent en couple, quel que soit leur sexe, sans vouloir se marier ...)

Cela me semble assez fondamental de ne pas réduire l'amour entre deux personnes à la sexualité, ni l'identification de la personne à son sexe quand on voit sur quelles habitudes mentales et sociales on vit, parce que

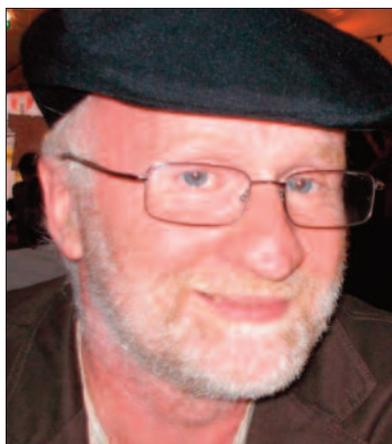
le premier critère d'identification, la première case à remplir, la première chose que l'on te demande quand tu remplis une fiche d' "identité", c'est : quel est ton sexe ?

Quand j'avais des fiches syndicales à remplir, à la question : "Sexe ?", moi, je répondais : "Oui".

Et ce débat (y compris les questions qui sont posées sur ce qu'il faut inscrire sur le livret de famille : le "père" ou la "mère", ou "parent I ou II") est en train de remettre en question (bien malgré les opposants de tout poil au "mariage pour tous") le fait que la première chose que l'on regarde pour identifier quelqu'un soit son sexe.

C'est en ce sens-là que je pense qu'effectivement, il y a quelque chose qui va beaucoup plus loin à partir de ce débat, et qui réinterroge nos questionnements, anthropologique sur la sexualité, social et politique sur la question de genre. ♦

L'homme ? L'humain ?



Laurent Lévy

Je voulais juste faire une remarque. Dans son texte, Lucien Sève dit qu'il utilise des guillemets pour dire "l'homme" et d'ailleurs son livre s'appelle "L'homme" ? (entre guillemets suivi d'un point d'interrogation). Mais il parle sans arrêt de l'humain, de l'être humain, de l'humanité vraie, etc., ce qui fait que j'ai l'impression que ses guillemets disparaissent dans l'usage qu'il fait. Et d'un point de vue théorique, cela me semble une impasse, cette histoire d'homme, d'humanité, d'humanité vraie, de caractéristique vraiment humaine, d'humanité pleinement

réalisée, etc. Parce que je pense que l'anthropologie est une étude mais n'est pas une ontologie, n'est pas l'étude d'une chose qui "est".

Et il me semble que cette impasse n'est pas sans rapport - c'est pourquoi j'ai demandé la parole - avec la remarque de Gilles Alfonsi sur la mise en opposition faite par Lucien Sève entre combat anthropologique et combat écologique. Parce qu'il me semble que dans une conception écologique qui se tient, l'homme est un élément de la nature, l'humanité n'est pas une chose aussi particulière qu'il y paraît. Je ne veux pas dire que l'on n'a pas à analyser l'humanité, et c'est ce que font les anthropologues ; mais ce qu'ils font ne vise pas à dire ce qui serait vraiment humain et ce qui n'est pas vraiment humain (c'est quoi ? c'est vraiment animal ?).

Il y a des concepts qui vont dans le même sens. Parce que, tout en disant cela, je comprends bien ce que l'on veut dire avec une "vie vraiment humaine" : cela veut dire une vie digne, une vie dans laquelle chacune et chacun peut se réaliser en tant qu'individu, en tant que personne, etc. Mais j'ai l'impression que l'on se complique la vie en en parlant comme d'une humanité pleinement réalisée. ♦

Risques et principe de précaution

Michel Mouréreau

Je voudrais attirer l'attention sur le fait que l'on a peut-être un peu mésestimé le fameux *principe de précaution* (PP) mis en avant voici maintenant une décennie, par Dominique Voynet, principalement.

Ce "principe" aux allures de jugement de bon sens, sorte de "prud'homme"¹, de gros bon sens, que Flaubert aurait pu ranger dans le Dictionnaire des idées reçues. En effet on voit mal un responsable politique dire que le risque est positif, excepté, bien sûr, le "risque d'entreprendre". Question qui ne se pose jamais lorsqu'il s'agit de massacrer, ou laisser massacrer, son prochain (Le Rwanda).

Le risque, pour les individus, est inhérent à la vie de tous les jours. Pour une société organisée le risque fait partie de la prise de décision de mise en place d'un processus

Un pas de plus et si l'on n'y prend garde, le principe de précaution ressemble à une forme de conservatisme susceptible de s'étendre jusqu'au domaine idéologique.

de production ou d'une source d'énergie, à plus forte raison. L'énoncé de ce principe est contemporain de la disparition du slogan "*Safety first*" (sécurité d'abord). Ce slogan, inexistant dans les mines ou la sidérurgie, fut longtemps celui de tous nos transports publics, SNCF notamment. Le PP a remplacé ce slogan dans la période où la notion de "risque calculé" lui a été substituée en douceur, en réduisant, par exemple, l'écart entre 2 rames de RER sur la ligne B ou lorsqu'a été différé le remplacement d'une éclisse de voie à Brétigny sur Orge ou encore lorsque, au Canada en juillet dernier, l'incendie d'un train de produits inflammables montre au monde entier qu'aucun des deux, slogan ou PP, n'est respecté au profit du risque calculé, marchepied du profit tout court

Naître est le premier risque que nous assumons tous. La vie même est risque : comment le progrès médical se serait-il construit ? Comment aurait-on pris le risque de réaliser la première transfusion sanguine ou la machine à vapeur ? Les probabilités sont à la base du commerce des assurances. Le risque (le pire) n'est jamais certain, sinon comment les Lloyd's auraient-ils fait fortune ? Le calcul des probabilités, lui, repose, à l'origine, sur le hasard calculé : naufrage, incendie, etc. Or, ici survient le

risque calculé simultanément au PP. De plus, autre différence abyssale : dans l'assurance on évalue le "probable", lequel ne dépend que du "hasard", du calcul des probabilités alors que dans le risque calculé, on ne cherche plus à constamment réduire le risque, on l'assume ; est posée l'éventualité de ne plus progresser, de rester dans l'existant. Le PP, quant à lui, induit l'idée qu'il suffirait de s'abstenir : "dans le doute, abstiens-toi". Pas vraiment neuve comme trouvaille. À ce prix, jamais les Vikings, Christophe Colomb ou Gagarine ne seraient partis. Quant à Cook, explorateur, ou Charcot, médecin...

Un pas de plus et si l'on n'y prend garde, le PP ressemble beaucoup à une forme de conservatisme susceptible de s'étendre jusqu'au domaine idéologique. Ainsi fourmillent des aphorismes. Au hasard : « *On sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on retrouve* », « *Évidemment, le système représentatif est loin d'être parfait, mais ne prenons pas le risque de la proportionnelle intégrale. Gare à l'instabilité!* », « *Bien sur le système capitaliste présente des tares, mais changer expose à l'inconnu* » ; ce dernier discours devait circuler bon train, en France en 1792, lorsque s'est posée la question de la mise en place d'une république. Le PP est une affirmation en forme de recul idéologique. Il est posé comme principe d'une "gestion de bon père de famille", comme dirait le Code Napoléon au progressisme incertain.

Bouvard et Pécuchet avec nous. L'activité humaine comporte, et heureusement, une part de risque. ♦

(1) La notion de prud'homme est mise en avant par Georges Duby dans l'analyse de documents écrits du siècle de Saint Louis (XIII^e).

L'homme dans son monde face à la naturalisation des inégalités

Gilles Alfonsi

Je voudrais revenir sur le thème de "l'homme". Que veut signifier Lucien Sève quand il dit "*L'homme*" ? (entre guillemets avec un point d'interrogation) ? Il met en cause l'idée qu'il existerait un homme pris isolément des rapports sociaux. C'est cela son enjeu : il n'existe pas d'individu pris à part des rapports sociaux qui le façonnent et qu'il contribue à façonner.

À propos de la formulation combat anthropologique / combat écologique, je discute le fait de les distinguer (je mets le combat écologique dans le combat anthropologique, comme je mets le combat écologiste dans le combat communiste), mais je n'ai pas dit que Lucien Sève les oppose. Dans ses textes, il prend au contraire bien soin à ne pas "opposer" les deux. Il ne les oppose pas, il les considère séparément, et c'est ce qui a motivé ma remarque initiale.

Ensuite, j'ai envie d'évoquer les apports écologistes, parce que aujourd'hui nous avons mis dans notre programme de travail la question du combat anthropologique, c'est notamment parce que nous avons été interpellés au cours des dernières années par la question de la prise en compte ou non dans notre culture des enjeux écologiques. Il faut essayer de tirer des fils sur ce que disent les écologistes, notamment sur la finitude de la planète. C'est-à-dire - et là aussi il y a des enjeux idéologiques profonds - qu'il y a au moins deux manières de concevoir cette finitude de la planète :

1. Soit on dit que la planète est finie et qu'en conséquence on ne peut pas changer les choses. Cette conception est liée à un discours destiné à faire abandonner les intentions de transformation. C'est la tentative de prendre en compte les enjeux écologiques dans le cadre capitaliste - et donc ça revient à l'expression qu'utilise Philippe Stierlin parfois de "capitalisme repeint en vert". Toutes les avancées écologistes ne peuvent qu'ébrécher en fait ce qui domine, ça permet de tempérer les abus.

2. Soit la finitude de la planète signifie, par exemple, le fait que les ressources naturelles sont limitées, qu'elles ne peuvent pas être épuisées, qu'elles doivent être préservées, ce qui a conduit à penser la sobriété énergétique. Et là, cela veut dire sortir d'une conception où on se désintéresse des conséquences écologiques de la production et de la consommation, et remettre en question des éléments profondément ancrés dans notre culture. Et là aussi je trouve que la question du terrain général, culturel dans lequel on se saisit de ces problèmes change

tout. Cela plaide donc pour une démarche qui soit la plus large possible.

Je pensais aussi au débat sur la décroissance. Ce "mot-obus" utilisé par Paul Ariès notamment et les écologistes radicaux, il nous interroge et il faut réfléchir à comment il peut nous stimuler nos réflexions. Comment peut-on le reprendre dans une visée anthropologique ? Là aussi il y a des manières différentes de le concevoir ou de l'intégrer :

1. Dans une optique non-anthropologique - pour être caricatural -, on oppose l'homme et son monde, on cultive le naturalisme, et l'idée de l'homme seul devant prendre en considération la nature dans un tête-à-tête solitaire. La question est juste d'adapter les pratiques individuelles, de protéger les espèces en voie de disparition,

Dans une optique anthropologique, on parle de l'interaction du social et de l'écologie, en contestant la séparation des deux, et donc en travaillant sur comment on révolutionne la manière de produire et de vivre.

de déployer l'économie bio, de favoriser l'extension des coopératives, des AMAP, en marge du système économique dominant. C'est utile pour sensibiliser, pour démontrer que d'autres choix de vie sont possibles à petite échelle, qu'il existe tout de même des alternatives au gaspillage des ressources et au mépris de l'humanité.

2. Mais dans une optique anthropologique, on parle de l'interaction du social et de l'écologie, en contestant la séparation des deux, et donc en travaillant sur comment on révolutionne la manière de produire et de vivre. C'est une opposition radicale par rapport à la naturalisation des inégalités.

Tant que le développement de l'économie bio, les coopératives, les AMAP restent une affaire "purement écologique" (entre guillemets), où prédomine le naturalisme et une certaine indifférence aux enjeux d'aliénation, d'exploitation, et de domination, les expérimentations de modèles économiques ou de modes de vie sont récupérables par le capitalisme. La question pour nous est : comment essayer d'intégrer la sobriété ou la décroissance dans notre démarche pour qu'ils deviennent irrécupérables par le capitalisme ? ♦

Gratuité et liberté



Sylvie Larue

Juste une remarque sur ce à quoi je me suis confrontée concrètement, dans ma vie militante, très récemment. Échanges sur les municipales à Rennes entre certaines organisations du Front de gauche et les écologistes : on discute des transports collectifs. Avec

nos camarades du PG, on avance sur la question de la gratuité des transports collectifs. Et, en fait, cette question est en "débat" chez les écologistes, ils n'ont pas pris parti pour porter la question de la gratuité. Parce que, disent-ils, dans toutes les expériences actuelles dans les villes où il y a eu gratuité des transports collectifs, il n'y a pas d'avancée de ce qu'ils appellent les "parts modales" entre la voiture et les transports collectifs. Finalement, donc, cela ne les intéresse pas forcément.

Nous, nous disons qu'à chaque fois qu'il y a eu de la gratuité dans les transports collectifs, il y a eu plus de déplacements. Au bout du compte, dans leur raisonnement à eux, ce qu'ils n'intègrent pas, c'est cette liberté de déplacement ; c'est-à-dire que la gratuité des transports collectifs fait qu'il y a plus de déplacements, plus de jeunes, de personnes isolées, etc., qui se déplacent (c'est ce que nous montre l'expérience d'Aubagne). Les écologistes, donc, n'intègrent pas cet aspect des choses. D'où l'importance de cette confrontation entre l'apport communiste et l'apport écologiste, d'intégrer les deux. ♦

Faire avec le vécu des gens



René Moustard

Deux réactions à des choses qui viennent d'être dites à propos de "cause écologique et cause anthropologique". Je ne suis pas très spécialiste mais je préfère quand même actuellement être devant la présentation de la question qui distingue (pas qui sépare, encore moins qui oppose). Parce que dans l'ambiance de l'idéologie globale dans laquelle on est souvent englobé, je vois mieux la nécessité de défendre le versant écologique actuellement, et de défendre le versant anthropologique d'une manière qui ne met pas tout globalement dans la même question, ce qui est très difficile pour moi. Ensuite, effectivement, je ne sais pas si c'est cause écologique (la planète qui englobe le genre

humain qui fait partie de la planète) ou si c'est cause anthropologique (le genre humain qui englobe la planète parce que c'est son milieu de vie). Et, forcément, il n'y a pas de rupture entre le genre humain et son milieu de vie puisque justement le genre humain est issu du monde animal, donc dans la nature, mais en ayant franchi un cran très important dans l'évolution des choses.

Sur les débats de cette grande importance - et c'est une manière pour moi de transiter vers ma deuxième réflexion - si je pense au citoyen moyen, aux débats que l'on a dans une assemblée citoyenne, etc., on a besoin de grilles de lecture et de manières d'organiser les choses qui soient en adéquation avec le niveau de représentation avec lequel les gens fonctionnent.

Et de ce point de vue-là, ma deuxième réflexion est un peu en réaction aux termes de la présentation du débat de l'après-midi : combat anthropologique.

Il se trouve que bien avant le mouvement du mariage pour tous, pendant l'hiver, dans mon village natal (petit village de la Champagne du Sud dans lequel je vais de temps en temps et où j'ai gardé des relations en particulier avec la municipalité), je me retrouve invité au repas des anciens. Bien sûr cela dure longtemps, il y a un très bon repas, et puis on se met à parler. - Et c'est là que je remercie Philippe Stierlin de sa distinction à propos de l'idéologie dominante produite par la classe dominante mais qu'il ne faut pas mettre tout à fait comme

ça sur le même plan, d'où la nécessité de distinguer ; là cela m'éclaire. - J'ai été frappé (mais je ne connaissais pas le mouvement du mariage pour tous), de me trouver dans une discussion avec les habitants du village, des gens qui cultivent les vignes puisque c'est la Champagne, qui ne sont vraiment pas du tout habitués à mon intellectualisme à moi, mais qui parlaient des problèmes spontanément, en partant de leur représentation de la situation de la famille (enfants, enfants à l'école, les parents, etc.) pour défendre exactement le système de valeurs dont tu parlais tout à l'heure, sans avoir défini eux-mêmes le cadre de référence là-dessus.

En discutant, je leur dis que, personnellement, je ne conteste pas leur point de vue, qui me paraît fondé à un certain niveau, mais d'essayer de voir que la société ne se résume pas à la manière dont eux vivent ou voient le problème de la famille, des parents, des enfants, etc. qu'il y a des tas d'autres situations et que la société s'est faite de tout cela. Et je me suis aperçu en cours de route que l'on ne discutait pas entre adversaires, évidemment, et que cela faisait bouger un peu les têtes.

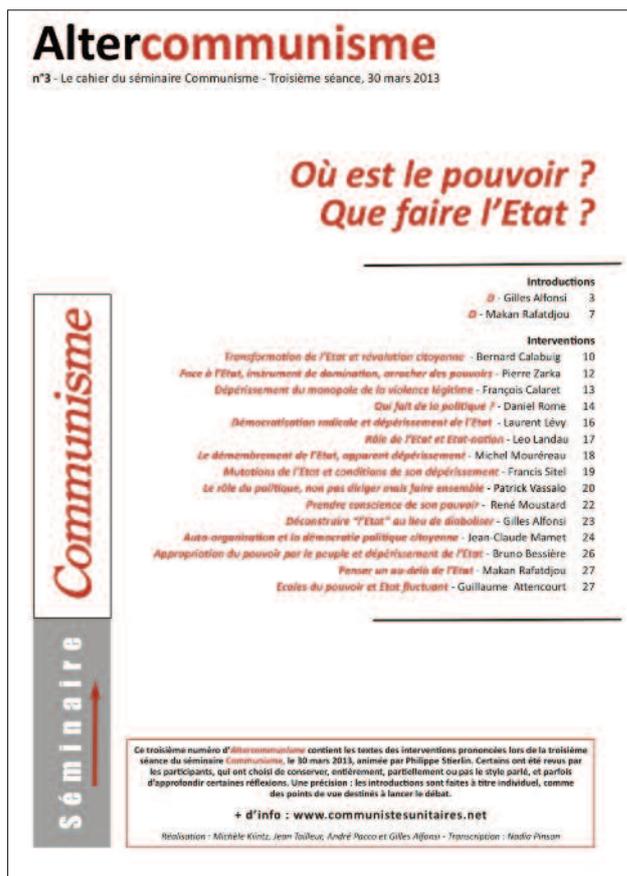
Etre un acteur de l'émancipation, c'est pour moi être un acteur qui commence par reconnaître que les autres, souvent, ne partagent pas mon avis.

On dit à propos du mouvement contre le mariage pour tous que la droite est parvenue à porter une vision de la société dans le système médiatique idéologique (et donc à grande échelle) appuyée sur un système de valeurs archaïque et profondément néfaste du point de vue des partisans de l'émancipation mais "efficace".

Je m'interroge sur quelque chose d'archaïque et de néfaste et qui est aussi efficace. Il y a bien une raison qui fait que c'est efficace. Eh bien, l'efficacité, moi, je l'ai trouvée dans le bon sens de mes habitants du village. Ils ne raisonnaient pas à partir d'un niveau de cogitation sur les questions de fond mais à partir d'un vécu qui, qu'on le veuille ou non, est à respecter du point de vue du niveau de la représentation que les gens se font de l'existence et de la vie, et qui n'est ni néfaste ni archaïque ni autre chose mais qui est et qui ne va bouger que si l'on part de là pour commencer à discuter avec eux de la manière de leur faire voir autre chose. Et pas nécessairement leur faire voir qu'ils ont tort tout de suite par rapport à ça, et les combattre politiquement.

Du point de vue du combat communiste par rapport à l'émancipation, être un acteur de l'émancipation c'est pour moi être un acteur qui commence par reconnaître que les autres, souvent, ne partagent pas mon avis ; et qu'ils ont probablement tort, mais je ne leur dis pas au départ qu'ils ont tort, ni qu'ils ont raison. Je leur dis que ce qu'ils pensent est légitime et valable. Et c'est comme ça que le processus de construction d'une démarche émancipatrice doit aussi être pris en compte. ♦

Les actes du Séminaire sont dans
Altercommunisme



www.comunistesunitaires.net

Aborder la question de la violence

Philippe Stierlin

J'ai une autre question que je ne sais pas bien traiter, sur laquelle nous sommes, je pense, un peu démunis, pour laquelle nous avons besoin de décrypteurs, de discours, de productions. Cette question, et sa dimension anthropologique, est celle de la violence dans la société. Par le passé, on en a parlé à propos des émeutes de banlieue, de l'agression physique d'hommes publics (Delanöe, Chirac...) de la tuerie de Nanterre (où plusieurs élus ont été abattus par Richard Durn...), de l'assassinat de jeunes sociaux-démocrates norvégiens par un type d'extrême-droite... On en a parlé par à-coup je dirais.

Cette question est venue récemment dans le débat sur l'amnistie : faut-il amnistier les faits de syndicalistes, les

Je comprends bien tout ce que peut recouvrir le mot violence, à plusieurs entrées. Mais ne jamais aborder cette question nous pénalise.

syndicalistes eux-mêmes ? Jean-Luc Mélenchon, interrogé sur ce sujet dans une émission de télé, a eu un passage intéressant, parce que tentant de ne pas esquiver. En gros : qu'est-ce que la violence de la société capitaliste (chômage, souffrance au travail, suicides...) ? Qu'est-ce que cette société produit comme violences contre les femmes et les hommes ?

Je comprends bien tout ce que peut recouvrir le mot violence, à plusieurs entrées. Mais ne jamais aborder cette question nous pénalise. Prenons les agressions physiques : je pense que l'homme ou la femme qui tue est un homme ou une femme primaire ; que l'homme ou la femme qui blesse est un homme ou une femme infantile. Mais je suis à moitié satisfait en disant cela, car relevant seulement d'une condamnation morale.

Quelques points pour avancer.

1. *Violences, classes et lutte de classes* : Qu'en pense-t-on ? Qu'en dit-on ? Les violences sont-elles toutes à mettre sur le même pied ? Excuse-t-on des violences ? Si oui, lesquelles et pourquoi ? Quid de la violence dans les mouvements sociaux, dans les émeutes (cf. ce qui s'est passé au Trocadéro), dans les manif anti-mariage gay. Je trouve que l'on a là un champ anthropologique à explorer.

2. *Violence et révolution*. L'argument souvent opposé aux révolutionnaires, c'est le caractère violent de toute

révolution. Qu'elle soit bolchévique ou française, la révolution est résumée par les partisans de l'ordre existant à la terreur et la violence. Que disons-nous ? Quelles réponses démocratiques apportons-nous ? Quid des méthodes de révolution, dites non violentes, de Gandhi ? Quid de l'expérience de l'ANC (lutte armée...) en Afrique du Sud pour mettre à bas l'apartheid, système violent s'il en est ?

*Il y a eu un débat dans Cerises*¹ sur la question : un édito de Stéphane Lavignotte, une réponse d'un militant de la Gauche anticapitaliste, un mot de Gilles Alfonsi et Michèle Kiintz, autant de contributions... Pierre Zarka dans sa chronique de la semaine évoque ces bébés congelés, une autre forme de violence², comme symptomatique de quelque chose, qui décidément ne tourne pas rond. Comme eux, comme nous, la société entière s'interroge. Quelles initiatives communistes prenons-nous ? Pouvons-nous apporter de la matière et laquelle ? On ne va pas en traiter maintenant, mais il me semble important d'y consacrer une séance. ♦

(1) Édito et réponses interviennent après les manifestations du Trocadéro, le 13 mai 2013 : "On a toujours raison de se révolter", *Cerises* n° 178, 17/05/2013, et "Que disent les violences et les révoltes ?" *Cerises* n° 179, 24/05/2013, <http://www.cerisesenligne.fr/article/?id=4024>.

(2) "Des mots pour dire et pour faire", *Cerises* n°179, 31/05/2013, <http://www.cerisesenligne.fr/article/?id=4045>.

Quelle lecture marxiste des enjeux anthropologiques ?



Jean Brafman

Je voudrais revenir sur ce qui a été évoqué au début de cette séance concernant l'existence ou non d'une anthropologie marxiste.

C'est une vraie question : il y a effectivement un courant, une école de la philosophie marxiste qui occupe ce terrain-là, sur la question de la conception de la société et du genre humain. Sur l'anthropologie, je ne suis pas convaincu qu'il faille attendre que se crée une école d'anthropologie marxiste. Il me semble - mais ce n'est pas une réflexion achevée - qu'il serait plutôt nécessaire qu'il y ait une lecture marxiste de l'anthropologie, comme il doit y avoir une lecture marxiste de l'ensemble des sciences (sociales ou exactes) qui permette d'appréhender le réel, de décrypter l'ensemble des phénomènes qui concernent la société avec une approche qui fait rentrer en ligne de compte les questions d'affrontement de classes, des contradictions de la société capitaliste, etc.

S'il faut une anthropologie marxiste, il faut aussi qu'il y ait une biologie marxiste et qu'il y ait un certain nombre d'autres sciences qui soient considérées comme pouvant avoir une approche marxiste. Pourquoi ? Parce que la trajectoire humaine ne représente que quelques secondes actuellement dans la naissance de l'univers, le développement du temps même de l'univers ; un temps extrêmement court (mais effectivement chargé d'événements, avec une accélération fantastique) mais que l'on doit envisager comme se projetant sur un devenir. Ces quelques secondes vont devenir des minutes, des heures, etc., bien longtemps après que nous ne soyons plus là. Mais la trajectoire humaine est peut-être destinée à s'élargir, avec une évolution, des accélérations importantes, avec l'intervention également des questions de société effectivement, des rapports de production, quel type de société, quel type d'écologie, parce qu'il y a besoin, dans l'état actuel des choses,

de savoir comment s'appréhendent les ressources terrestres, comment il peut y avoir un rapport entre l'existence même des individus et leur capacité à vivre sur notre planète. Mais enfin il faut intégrer aussi le fait qu'il y aura forcément une accélération dans l'appropriation au-delà de la dimension terrestre, une appropriation de la banlieue terrestre, une appropriation d'autres secteurs de l'espace avec de nouveaux types de problèmes qui risquent d'intervenir.

Juste une petite anecdote pour rire : depuis deux jours, il y a une polémique pour savoir si Curiosity sur Mars a photographié une souris ou un rat, ou bien si c'est un caillou. Mais le fait même que l'on pose la question aujourd'hui nous interpelle parce que cela signifie que la recherche d'autres formes de vie ailleurs que sur notre planète interpelle quand même les consciences et n'a pas actuellement de réponse affirmée. Cette réponse peut complètement bouleverser le fait que le genre humain n'est pas unique, qu'il y a d'autres formes de vie (on ne le verra peut-être pas, ou peut-être le verra-t-on dans les quelques années à venir, mais nous ne pouvons absolument pas le déterminer à l'avance).

Cela veut dire, en clair, que toutes ces dimensions-là croisées avec les dimensions de rapports de production et de type de société dans laquelle nous voulons intervenir et mener des combats, toutes ces dimensions nécessitent également des combats. L'illustration en est au niveau idéologique. Aux États-Unis, s'il y a une augmentation considérable de la conception créationniste du genre humain, c'est bien que cela répond à des inquiétudes, à des incertitudes et à une espèce de méconnaissance, mais c'est également un facteur idéologique, c'est-à-dire le fait que l'ordre est un ordre établi, immuable, un ordre sur lequel on ne peut pas agir, on ne peut pas intervenir. Il y a depuis quelques jours une affirmation dans la presse selon laquelle, finalement, l'homme ne serait issu que de mutations de virus. Si c'est le cas, il y a une espèce de déterminisme qui effectivement empêche qu'il y ait un développement humain qui intègre des dimensions de la société, de l'environnement, de l'écologie, à un phénomène d'évolution-mutation qui accompagne le développement humain. C'est-à-dire une espèce de déterminisme dans lequel on est enfermé ; et s'il y a un déterminisme sur les individus, il y a forcément derrière la conception qu'il y a un déterminisme sur la société.

Il est donc nécessaire qu'on ait une lecture mais aussi des combats sur toutes ces questions-là. Je ne suis pas sûr qu'il faille les mener en créant des écoles spécifiques de biologistes, d'anthropologues, de mathématiciens qui soient marxistes, mais plutôt une intervention sur ces champs-là de la part de marxistes. ♦

Interroger le sens et les objectifs de l'activité humaine

Bruno Bessière

Dans mon introduction j'avais commencé par essayer de définir brièvement le sujet du débat d'aujourd'hui et donc également l'anthropologie. Or, il semble que persiste un contresens sur ce qu'elle est. En effet, l'anthropologie est loin de se réduire à l'étude de la famille. J'insiste donc sur le fait qu'elle étudie les êtres humains sous tous leurs aspects : biologique, social, culturel, politique, économique, dans leurs relations entre eux et à leur environnement, etc. Il y a des branches de l'anthropologie centrées sur des domaines particuliers, comme l'anthropologie politique. L'anthropologie ne passe donc absolument pas à côté des dimensions économique et politique.

Je partage ce qu'a dit Gilles Alfonsi sur le fait qu'il n'y a pas de rapport d'extériorité entre le combat anthropologique et le combat écologique. Quand les hommes mènent le combat sur les questions écologiques, ils le font à partir de ce qu'ils sont, à partir de la manière dont ils perçoivent leur environnement et dont ils interagissent avec lui ; ce n'est donc pas séparable. D'autant plus que l'impact des activités humaines sur leur environnement a des retentissements directs sur les êtres humains eux-mêmes. Par exemple, on respire l'air qu'on pollue. Et quand on utilise des produits qui font disparaître à une vitesse effrénée les abeilles qui jouent un rôle essentiel dans la pollinisation, on met notamment en péril la production de toute une partie de notre alimentation ou on est obligé de polliniser les plantes manuellement. Ce ne sont que deux exemples, mais on pourrait en citer une infinité.

Si l'on veut se placer dans la dimension du combat anthropologique, on ne peut pas faire l'économie d'interroger les objectifs et le sens des activités humaines. Or, malheureusement, l'accoutumance à ce qui domine dans l'existant conduit souvent à ne pas opérer ce questionnement, pourtant essentiel.

Concernant la spécificité humaine, je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit dans mon introduction, je pense qu'il y en a une. Il y a une contradiction dans le discours de certains écologistes (je dis bien "certains", pas tous) qui prétendent que les êtres humains sont une espèce comme les autres, sans spécificité, et qui considèrent en même temps qu'elle est responsable de tout et a un devoir de protection de toutes les espèces de la planète. Ces deux affirmations ne me semblent pas compatibles. Or, c'est parce qu'elle a une spécificité que l'humanité, par ses actes, impacte de plus en plus à la fois l'ensemble de son environnement et elle-même. L'augmentation des capacités et des moyens d'intervention des

êtres humains accroît ce phénomène. Je ne pense pas que l'on mesure bien l'impact potentiel des nanotechnologies ou des manipulations du génome, surtout si elles sont utilisées sans décisions et contrôles démocratiques et sans application du principe de précaution.

C'est une erreur de confondre le principe de précaution et l'illusion du risque zéro. Cela n'a rien à voir. Le principe de précaution implique l'évaluation des risques avant de commettre des actes qui pourraient se révéler avoir des conséquences catastrophiques. Évaluer les risques ne signifie pas refuser toute part de risque. Ainsi, dans le domaine de la santé, évalue-t-on le rapport entre les

Quand les hommes mènent le combat sur les questions écologiques, ils le font à partir de ce qu'ils sont, à partir de la manière dont ils perçoivent leur environnement... ce n'est donc pas séparable.

bénéfices et les risques d'un médicament, d'un acte médical ou chirurgical avant de prendre une décision de prescription ou d'action. La question n'est donc pas de courir après l'illusion que l'on pourrait agir sans qu'il n'y ait jamais aucun risque, sinon on ne traverse même pas une rue de peur d'un accident. La question est de savoir si l'on a le droit de tuer des gens ou de dégrader leur état de santé ou leur environnement parce que l'on a envie de mettre sur le marché des produits ou d'utiliser des technologies le plus vite possible, sans prendre le temps et dépenser l'argent nécessaires à l'évaluation de leurs risques ; tout cela pour engranger le plus de profits possibles et le plus vite possible, ce qui est la logique capitaliste. Si le principe de précaution était suffisamment appliqué, il n'y aurait pas autant de scandales qui ont fait autant de dégâts, de malades et de morts. Et on en découvre sans cesse de nouveaux. Notons que, le plus souvent, ceux qui prennent des risques ne les prennent pas pour eux-mêmes, mais pour les autres. Ceux qui décident que l'on va continuer à travailler avec l'amiante et éventuellement sans protection - car du point de vue des capitalistes, la sécurité des salariés coûte de l'argent qui vient en diminution des profits - ne sont pas ceux qui prennent le risque de mourir des cancers liés à l'amiante.

Je suis en désaccord avec Lucien Sève quand il affirme que les gens ne considèrent pas plus souhaitable que possible de sortir du capitalisme. Un sondage¹ a montré

(1) Sondage IFOP pour *La Croix*, publié le 25/01/2011

que le capitalisme était considéré comme un mauvais système par une écrasante majorité de Français, même si un peu plus de la moitié des Français ne pensaient pas possible d'en changer, alors même qu'ils le souhaiteraient. Ne pas voir qu'ils y aspirent constitue une sous-estimation des besoins d'alternative du moment.

La représentation de la nature fait, elle aussi, l'objet d'un combat idéologique. Un exemple récent le montre bien. Lors du débat sur le mariage pour tous, certains nous ont expliqué que la nature, c'était un mâle et une femelle qui se reproduisaient en faisant un petit et que l'homosexualité était contre nature. Or, ces idées sont des constructions idéologiques qui n'ont rien à voir avec le caractère infiniment divers et évolutif de la nature.

Ainsi, des rapports homosexuels ont-ils été repérés chez de nombreuses espèces dont certaines très proches de nous (les chiens, les chats, les loups, les lions, les singes, les cerfs, etc.). Cette réalité, quand elle s'impose à ceux qui la nient, ne les conduit malheureusement pas toujours

à remettre en cause leur idéologie, mais parfois à vouloir effacer ce qui dans la nature ne se plie pas à leurs idées, tel cet Américain tellement borné et homophobe qu'en découvrant que son chien avait des rapports homosexuels, il a voulu le tuer.

Par ailleurs, dans la nature il existe une grande diversité en matière de sexe, de reproduction, de gestation. Il existe des espèces hermaphrodites, d'autres qui sont naturellement "transsexuelles" (on parle d'hermaphroditisme successif en biologie pour les espèces qui changent de sexe au cours de leur existence), certaines s'autofécondent, d'autres se reproduisent en se clonant, chez les hippocampes, ce sont les mâles qui portent les petits, etc.

Les arguments "naturalistes" visant à justifier des normes que certains veulent imposer à tous les humains est donc une pure et simple imposture. ♦

Violences des rapports sociaux

Laurent Lévy

Pour ricocher sur ce qui est dit dans le débat : tout d'abord, l'expression "on respire l'air qu'on pollue", oui, mais qui est le "on" qui pollue ? On respire l'air que polluent les industriels. C'est-à-dire que derrière ce "on", il y a la lutte des classes ; je ne pense pas que tu la sous-estimes, mais il faut le dire d'une manière qui soit claire.

Sur la violence. On peut se référer au livre *Théorie de la violence* du très grand philosophe marxiste Georges Labica. Mais j'ai l'impression (je ne sais pas pour Georges Labica) que la question est mal posée dès lors qu'on pose la question de la violence. À vrai dire, je ne suis pas plus non violent que violent, pas plus pacifiste que guerrier. La violence est dans le fond de la société. Le capitalisme est violent et s'instaure dans la violence. Il faut lire les pages que Marx consacre à l'accumulation primitive du capital : c'est une grande violence qui est exercée sur les populations rurales et qui aboutit à la formation du capital ; c'est une grande violence qui est exercée sur les populations d'Afrique, avec la traite, qui elle aussi permet l'accumulation du capital dans les Amériques. Et que la réponse à la violence soit violente, cela peut être nécessaire. Et je n'aimerais pas que l'on porte des jugements moraux sur des questions comme la violence, comme "la violence, c'est pas bien". Ce n'est pas bien de prendre des coups dans la figure, de ce point de vue la violence ce n'est pas bien ; mais d'une façon générale, je crois qu'on doit la prendre comme une réalité de fait. La société impose des violences terribles aux plus précaires, aux plus démunis, et que la réponse puisse, à l'occasion, être violente n'a rien d'anormal ni d'insupportable, ni quoi que ce soit.

Et par ailleurs, dans le cadre d'un processus révolutionnaire, la question se pose aussi. Prenons l'exemple de la Révolution chilienne jusqu'en 73. Elle s'effectuait sans grande violence mais également sans grande préparation à la violence qu'elle a subie. Et elle a été déconfitée

Toutes les questions que l'on a posées, à aujourd'hui, à propos de l'anthropologie, mettons-les toujours sous la domination des rapports sociaux réellement existants qui sont des rapports sociaux violents.

par un coup d'État, l'armement du peuple n'ayant pas été envisagé, en tous cas par le gouvernement (il y avait des groupes minoritaires qui l'envisageaient, comme le MIR en particulier, mais qui n'étaient que des groupes minoritaires, même s'ils faisaient partie de la majorité qui soutenait le Front populaire).

Donc, je pense que l'on aurait tort de poser la question de la violence en termes généraux. Une célèbre formule de Lénine disait : « *N'oubliez jamais la lutte des classes* » ; le genre de question que l'on pose et toutes les questions que l'on a posées, là aujourd'hui, à propos de l'anthropologie, mettons-les toujours sous la domination des rapports sociaux réellement existants qui sont des rapports sociaux violents. ♦

Transgresser pour transformer

Pierre Zarka

Dans la suite de ce que vient de dire Laurent, je pense qu'il faut se méfier de termes qui sont extrêmement polysémiques. "La" violence, dit comme ça, ne veut pas dire beaucoup plus que "humanité vraie" dont vous parliez tout à l'heure.

À propos de ce que vient de dire Laurent sur la violence du capital, ce n'est pas seulement la violence des enclosures avec l'appropriation primitive du capital. En 2011, il y a eu 420 suicides dans le cadre des entreprises. Et quand on regarde, à cheval entre cela et les faits divers, je trouve qu'il y a une évolution dans le comportement des gens, que le nombre de personnes qui "pètent les plombs" parce qu'elles n'en peuvent plus devient quelque chose de considérable. Je suis très préoccupé par cette évolution (pas seulement par les bébés qu'on trouve dans les congélateurs) : on sent que moins les gens arrivent à mettre des mots sur leur douleur et sur leurs souffrances, et plus ils sont violents de manière extrêmement dangereuse. Pour moi, il y a un vrai danger de ce côté-là. L'affaire du PSG peut paraître complètement accessoire, pour moi, c'est un vrai problème .

Sous prétexte qu'elle est légale, il y a une violence dont on atténue sacrément le caractère violent – je ne sais même pas dans quelle mesure l'évolution de la construction actuelle de l'Europe ne nous entraînerait pas vers la guerre, je n'en sais rien, mais, personnellement, je ne l'exclus pas.

Il y a un autre élément. Je trouve qu'il y a un moment où, lors de son émission, Mélenchon n'a pas été bon : c'est à propos du refus de l'amnistie des syndicalistes. Il a pris sans aucune ambiguïté fait et cause pour les syndicalistes. Le problème n'est pas là. Mais il y a aujourd'hui un glissement entre violence et respect de la loi. Les salariés qui séquestrent leurs patrons, c'est une violence. Moi, j'en suis solidaire. Parce que les patrons qui délocalisent, c'est une autre violence. Entre les deux violences je choisis, je ne suis pas neutre, et donc j'en suis totalement solidaire. Sans certains refus de respecter la loi, il n'y aurait ni congés payés, ni Sécurité sociale, ni droit de vote des femmes.

La volonté de nous faire comprendre nous conduit parfois à des comportements un peu frileux. Évidemment, vu que je ne suis pas directement concerné, je peux avoir l'air de donner des leçons, donc je prends toutes les précautions possibles pour le dire. À chaque fois que les salariés veulent se mettre en coopérative, ils demandent l'autorisation à ceux qui ne voudront jamais. Transposez cette demande d'autorisation des "autorités" au moment de la Résistance... vous voyez ce que je veux dire ? Qu'ils le fassent ! La dernière grande conquête d'ordre anthropologique en date, c'est l'interruption volontaire

de grossesse. Je crois me souvenir que cela a commencé par des femmes et des médecins qui ne demandaient l'avis de personne, mais qui faisaient, ils étaient complètement hors la loi. Et nous, collectivement, nous sommes trop les bons élèves de la loi. Il y a des maires qui, à propos du mariage pour tous, revendiquent le fait qu'ils ne respecteront pas la loi et s'y apprêtent. Nous, devant une entreprise qui ferme, nous n'osons pas franchir d'un millimètre la limite de la loi. Personne n'ose le faire. Et que faisons-nous ? Nous produisons de l'impuissance. PSA-Aulnay ferme ; Goodyear ferme ; Arcelor-Mittal, terminé ; Petroplus, c'est fini... Et à chaque fois, on s'est arrêté à cette limite-là. Et à aucun moment, y compris les forces politiques constituées ou les organisations instituées - parce que je comprends bien que l'on ne dise pas à des types d'aller, eux, au casse-pipe, et que, nous, on s'en ficherait - n'ont posé ce problème en terme de véritable problème politique. C'est pour cela que je suis d'avis que l'on prolonge sur "violence" (je ne dis pas "la" volontairement, parce que je pense que c'est extrêmement polysémique, que l'on évoque des choses qui sont extrêmement différentes).

Je voudrais rajouter une dernière chose (plutôt générique par rapport à nos travaux), c'est que, par définition, l'émancipation se fait sans demander l'autorisation de ceux dont on veut s'émanciper. Donc il y a bien un moment où il y a une rupture quelque part. Et ceux qui sont victimes de cette rupture (parce que la révolution n'a jamais consisté à faire plaisir à tout le monde) crieront à la violence, d'une certaine mesure à juste titre.

Je termine par une très brève réaction sur un élément de l'intervention de Bruno Bessière. Je comprends ton argumentation sur la nature, mais elle ne convaincra personne, parce qu'il y a une différence fondamentale entre les êtres humains et les escargots, et elle suffit à rendre ton argument impassable et inaudible. Freud a écrit un livre, en plein milieu de la guerre de 14, qui s'appelle *Écrits sur la guerre* ; il dit que pendant très longtemps, lui le premier, on a pensé que jamais le genre humain ne pouvait être capable de telles atrocités ; mais que la démonstration est faite que l'on s'est trompé, que le genre humain est capable de n'importe quelle atrocité. Et il a cette phrase - que je trouve extraordinaire et que nous ne revendiquons pas, c'est dommage - : « *Le passage à la civilisation, c'est l'arrachement de l'homme à la nature humaine.* » Oui, il n'y a rien de plus naturel que le capitalisme : dévorer l'autre, la prédation, c'est complètement naturel. La solidarité, c'est complètement la civilisation. L'égalité, ce n'est pas naturel. Quand les réactionnaires, à chaque fois que l'on parle d'égalité ou de responsabilité, nous renvoient un "Oui, mais la nature humaine...", ils ont raison ! Mais le processus de civilisation, le processus d'hominisation, pour parler comme Leroi-Gourhan, est justement de s'arracher à cette "nature humaine". ♦

Initié par l'Association des communistes unitaires, le séminaire Communisme a pour objet d'être un espace de travail et de débat entre des femmes et des hommes désireux de penser et de faire vivre le communisme du XX^e siècle, et un lieu ouvert à ceux qui souhaitent dialoguer avec eux.

Le séminaire a pris son envol le 2 février 2013 autour de la question : "Quel cahier des charges pour un séminaire sur le communisme ?"

Il s'est poursuivi le 30 mars, le 1^{er} juin et le 12 octobre autour de ces thèmes :

- ◆ "Qu'est-ce que l'aliénation ? Comment s'émanciper ?"
- ◆ "Où est le pouvoir ? Que faire de l'État ?"
- ◆ "Angles morts et leçons du communisme"
- ◆ "Combat anthropologique"
- ◆ "Qu'est-ce que le travail"
- ◆ "Droit de suite sur l'État".

Les deux séances programmées le samedi 30 novembre permettront d'aborder de nouveaux thèmes.

Par ailleurs, d'autres sujets sont identifiés :

- ◆ "Déjà-là du communisme, dépassement, révolution, utopie", incluant le débat "socialisme ou communisme ?"
- ◆ "Individu, sujet, collectif, rapports sociaux ?",
- ◆ "Désir d'agir ? Avec qui et comment ?"

Parmi les sujets à approfondir, citons : Qui sont les révolutionnaires d'aujourd'hui ? Quelle appropriation sociale et comment ? La question nationale et raciale. Les nouveaux champs à investir par le communisme (Communisme 2.0, consommation...) Que faire des pensées de Foucault, Bourdieu, Guattari ? etc.

L'actu du séminaire est ici :

www.comunistesunitaires.net

2 séances et du théâtre le samedi 30 novembre 2013

de 9 h 45 à 18 h

à l'AGECA, 177 rue de Charonne - 75011 Paris
métro : Alexandre Dumas (ligne 12) ou Charonne (ligne 9)

10 h Séance : "La gratuité est-elle un leurre (comme le disent les libéraux) ou peut-elle, et à quelles conditions, être un projet contribuant à l'émancipation ?"

Introductions : **Paul Ariès**, directeur de *La vie est à nous ! / le sarkophage* et de la revue trimestrielle *les Z'indigné (e)s*, et **Bernard Calabuig**, animateur de l'Association des communistes unitaires.

12 h 45 **Buffet**

Déjeuner sur place, sur inscription

Pour s'inscrire, adresser un mail à André Pacco : oside1@orange.fr ou un texto : 06 89 16 94 77 (sans oublier de mentionner votre nom) - Participation : 10 € à régler sur place

13 h 45 **Théâtre : Victoire, la fille du soldat inconnu**
La joyeuse France de l'entre-deux-guerres, patriarcale, coloniale et sexiste !

comédie musicale et historique de et par : **Sylvie Gravagna**

15 h 15 Séance : "Comment l'écologie peut-elle être pleinement intégrée au combat pour l'émancipation ?"

Introductions : **François Longéras**, militant écologiste, secrétaire national du PG, co-animateur du Front de gauche de l'économie sociale et solidaire et **Stéphane Lavignotte**, militant écologiste et pasteur à la Maison verte (Paris 18^e).



Les séances seront enregistrées. Une participation aux frais d'organisation du séminaire (location des salles, publication...) sera possible sur place.

Contact : ACU - Séminaire Communisme - 2 rue Edouard Vaillant - 93200 Saint-Denis
Mail : acu@plateformecitoyenne.net - Pour toute information, rendez-vous sur le site www.comunistesunitaires.net et dans l'hebdo *Cerises* : www.cerisesenligne.fr